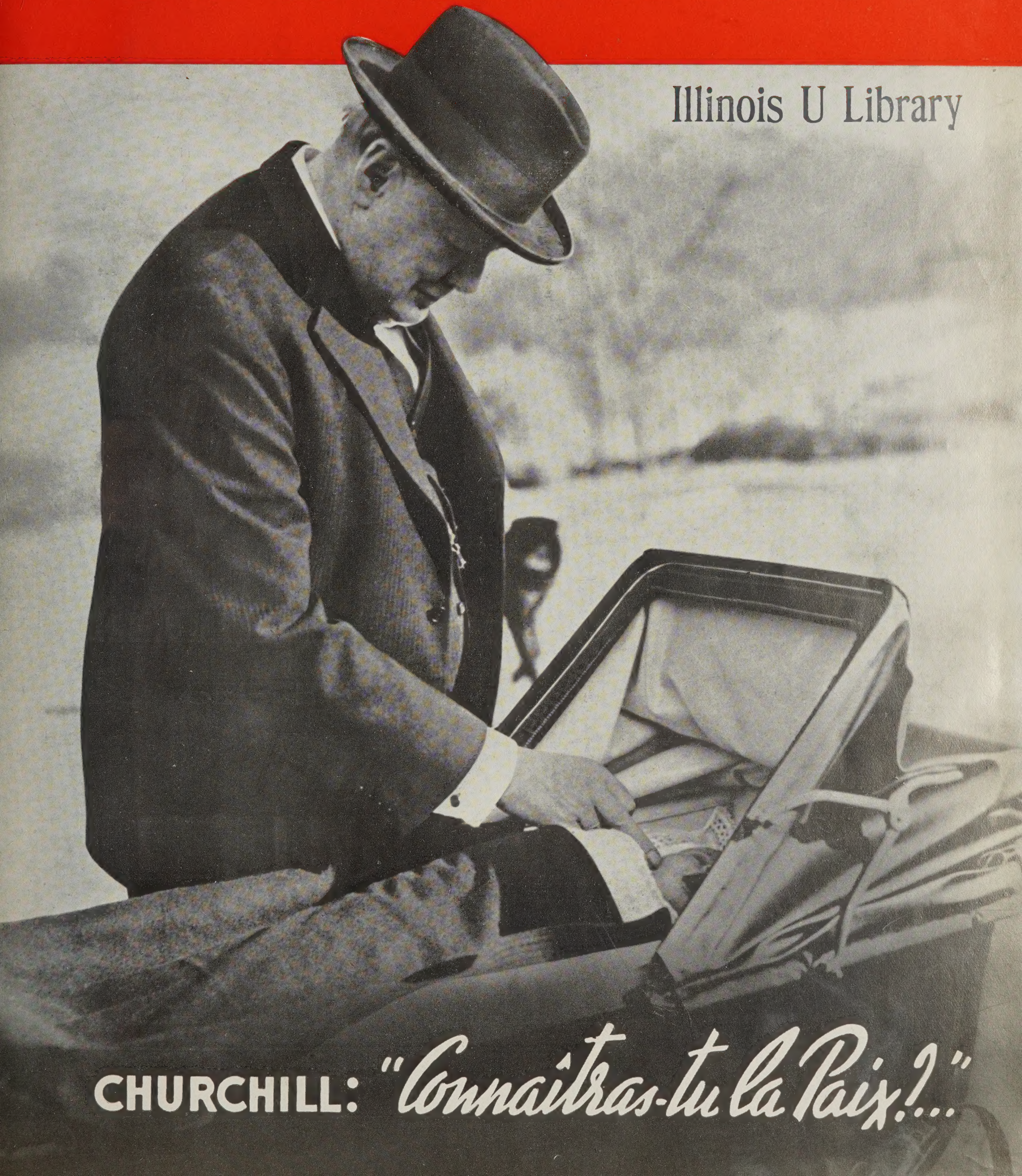
UMÉRO 132 10 AVRIL 1948 50 FRANCS

France ILLUSTRATION

Illinois U Library



CHURCHILL: "Connaîtras-tu la Paix!..."

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France
ILLUSTRATION
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.250	2.650	2.750	3.150
6 mois . . .	1.125	1.325	1.375	1.575

ÉTRANGER :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.800	3.300	3.450	3.950
6 mois . . .	1.400	1.650	1.725	1.975

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . Un an **400 fr.**
Étranger . . . . . Un an **500 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

La TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue. Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE **PROCHAIN** NUMÉRO DE

France
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

La dernière partie de
SAVROLA
Roman inédit de
WINSTON CHURCHILL
traduit de l'anglais par Judith PALEY

LA PEINE CAPITALE
Drame en trois actes et quatre tableaux
de Claude-André PUGET

PARAITRA LE **15 AVRIL**

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 132 10 AVRIL 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

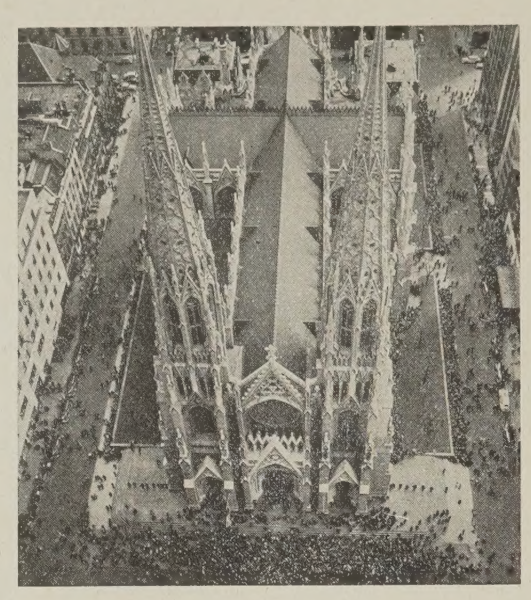
LE PRÉSIDENT TRUMAN SIGNE A WASHINGTON LA LOI SUR LE PLAN MARSHALL

En signant, le 3 avril, la loi d'aide à l'Europe, le président a déclaré : « C'est peut-être la plus grande entreprise constructive jamais mise en train par aucune nation... Elle a pour objet la reconstruction, la stabilité et la paix en Europe... Elle veut contribuer à la sauvegarde des conditions nécessaires à la vie des institutions libres... Sa ratification marque la recherche d'une paix durable dans le monde. » TELEPHOTO I. N. P.

CE DOCUMENT A ÉTÉ TRANSMIS PAR RADIO DE WASHINGTON A NEW YORK, PUIS DE NEW YORK A PARIS

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

LE ROI FAROUK pose la première pierre du barrage d'Assouan, dont la construction entre dans le nouveau programme d'aménagement hydro-électrique de la haute Egypte, qui sera achevé dans cinq ans.



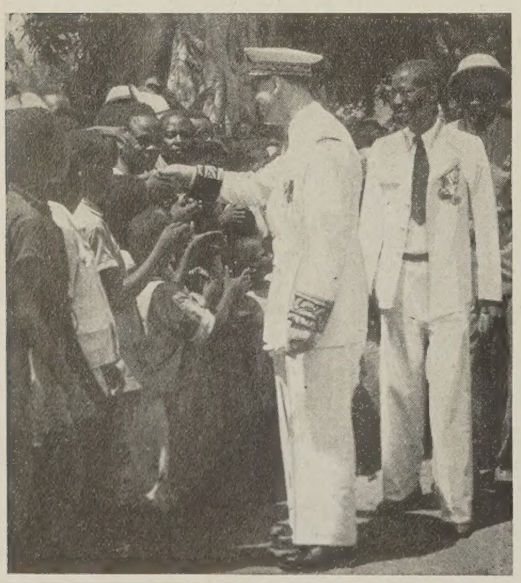
LES NEWYORKAIS, en dépit du vent glacé qui souffle sur la ville, se réunissent dans la Cinquième Avenue, devant la cathédrale Saint-Patrick, pour participer au traditionnel cortège du jour de Pâques.

LE PRESIDENT PERON est reçu, le 30 mars, dans le port de Buenos-Aires, à bord du croiseur-école *Jeanne-d'Arc,* qui effectue son tour du monde annuel. Le voici serrant la main des officiers supérieurs.

JAMES FORRESTAL, secrétaire d'Etat à la Défense américain, appelé le 25 mars devant la commission militaire du Sénat, demande que le vote du budget exceptionnel de 14 milliards de dollars soit approuvé.

LE GENERAL MACMILLAN, commandant des troupes britanniques en Palestine, intervient personnellement pour que des prisonniers juifs capturés par les Arabes lors d'un récent engagement soient relâchés.

Mme ELEANOR ROOSEVELT s'embarque à New York à bord du *Queen Elizabeth.* Elle se rend à Londres pour inaugurer une statue qui vient d'être érigée à la mémoire du Président dans Grosvenor Square.



M. CORNUT-GENTILLE, qui vient d'être nommé haut commissaire en A.E.F. et a rejoint dernièrement son poste, visite l'important village indigène de Poto - Poto, dans l'agglomération de Brazzaville.

L'ARMEE DU SALUT distribue chaque jour des milliers de rations de pain à la population des quartiers indigènes les plus pauvres de Shangaï, où la famine fait chaque jour un grand nombre de victimes.

LES EMPLOYES DE WALL STREET, la Bourse de New York, se sont mis en grève. La police et les grévistes en sont venus aux mains, notamment après que ces derniers eurent tenté de forcer les barrages.

LA RIVALITÉ

DES ÉTATS-UNIS ET DE L'U.R.S.S. PEUT-ELLE ÊTRE RÉDUITE ?

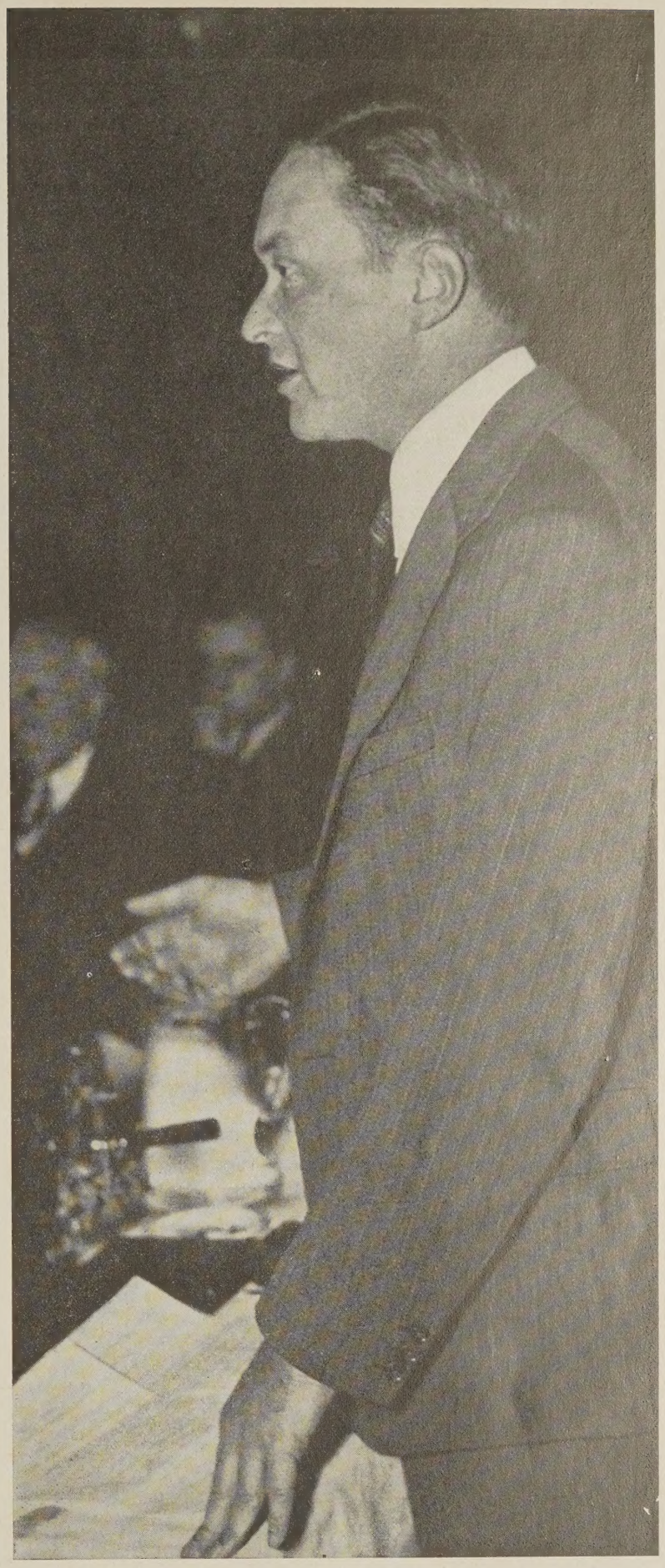
PAR WALTER LIPPMANN

Tout le monde en France connaît, ou devrait connaître, Walter Lippmann, dont l'amitié pour notre pays ne s'est jamais démentie aux heures les plus sombres d'un passé récent. Dès le début de sa carrière, il a été mêlé aux grandes négociations internationales et depuis plus de trente ans il étudie l'Europe et ses problèmes, la position des Etats-Unis en regard de l'Europe. Auteur de plusieurs essais, journaliste dont l'influence n'a cessé de grandir au cours de ces dernières années, Walter Lippmann use largement de son droit de critique pour dénoncer les erreurs de la politique américaine et rappeler à ses compatriotes que tout accroissement de puissance s'accompagne de charges nouvelles.

Au moment où il a rédigé l'article reproduit plus bas, le conflit russo-américain lui paraissait encore susceptible d'être résolu par l'emploi des méthodes diplomatiques traditionnelles. Après le changement de régime opéré en Tchécoslovaquie, Walter Lippmann change d'opinion. Il ne craint pas d'écrire :

« Pour réaliser l'équilibre mondial, réalisation dont dépendra la guere ou la paix, la parole ne sera plus désormais aux idéologues, aux hommes politiques, aux diplomates. Elle passera aux autorités militaires. »

Le rappel de solutions bien différentes, préconisées hier encore par Walter Lippmann, permettra à nos lecteurs de mesurer l'émoi soulevé en Amérique par les récents événements d'Europe centrale.



WALTER LIPPMANN, ESSAYISTE ET JOURNALISTE INFLUENT AUX U. S. A.

ALLONS-NOUS A UNE GUERRE MONDIALE ? LES AMÉRICAINS SE POSENT LA QUESTION AVEC ANXIÉTÉ

APRÈS deux guerres victorieuses, les Américains sont de nouveau en train d'envisager l'éventualité d'un troisième conflit mondial. Force nous est donc de nous demander si nous n'avons pas été entraînés dans un cycle infernal de guerres, engendrant toujours d'autres guerres, chacune plus sauvage et plus inutile que la précédente. La question n'est pas réjouissante, mais vaut d'être posée. Je crois que l'on peut y répondre en disant que si nos estimations et nos prévisions ne sont pas plus justes aujourd'hui qu'elles ne l'ont été pendant les deux guerres mondiales nous devons nous attendre à de nouvelles surprises et à de nouvelles désillusions.

Une fois encore, nous ne savons comment empêcher la guerre ou comment nous y préparer efficacement, ou bien encore, comment, en supposant que nous en sortions vainqueurs, il nous faudra aménager la paix. Si, faute d'avoir su régler les problèmes posés par la défaite de nos adversaires et la victoire de nos alliés, nous recommençons à nous acheminer vers un nouveau conflit, sommes-nous en droit d'espérer résoudre plus aisément les différends que soulèvera une troisième guerre, en sorte que nous ne soyons pas fatalement entraînés dans une quatrième ? N'avons-nous pas vu au XX^e^ siècle les Etats-Unis accéder à la première place dans le concert des nations ? N'ont-ils pas, de ce fait, été investis d'une immense responsabilité : celle de guider le reste de l'humanité ? Mais n'est-il pas aussi vrai que le cours de leur ascension est jonché des restes et débris de grandioses plans d'action qui ont fait l'objet, en leur temps, de déclarations pleines d'optimisme ?

Ce fut d'abord la neutralité wilsonienne, les quatorze points de Wilson, le Covenant de la S. D. N., le traité de Washington sur le désarmement et le pacte Kellog mettant la guerre hors la loi ; le plan Dawes, le plan Young et le moratoire Hoover élaborés en vue de reconstruire le monde, la doctrine Stimson pour prévenir l'agression. Avant la seconde guerre mondiale, nous avons eu la loi de neutralité. Puis vinrent la déclaration sur les quatre libertés, les dix-sept points de Hull, la Charte de l'Atlantique, les décisions de Yalta

et, enfin, la doctrine Truman. En réfléchissant à cette série de déclarations et aux déceptions qui ont suivi on ne peut qu'être frappé par le curieux contraste existant entre notre faculté de développer avec succès la puissance des Etats-Unis et la façon dont nous en usons. N'est-il pas évident que tous nos échecs sont politiques, c'est-à-dire provoqués par notre incapacité à décider quand, où, comment et à quelle fin nous devons utiliser notre influence et la puissance que nous avons su acquérir ?

On ne peut prétendre que les erreurs de la diplomatie américaine dont les quatre dernières décades sont émaillées aient été dues au manque de moyens de défense : de tous les pays du monde, les Etats-Unis sont bien les moins vulnérables à l'invasion, au blocus et à toute attaque « éclair » menée avec des armes ultra-modernes. N'ont-ils pas une prodigieuse fécondité industrielle et les ressources matérielles nécessaires pour accumuler en temps de guerre une énorme puissance offensive ? Ne sont-ils pas, en temps de paix, à l'abri des pressions extérieures du fait qu'ils sont aptes à garder un standard de vie élevé tout en fabriquant d'importants surplus exportables ? Deux grandes guerres ont prouvé la valeur de nos troupes, le courage du peuple américain et la compétence militaire de son commandement. Nos institutions et nos traditions inspirent le respect et notre participation aux affaires mondiales apparaît à la grande masse de l'humanité comme une promesse de liberté, de justice, de paix et d'abondance.

C'est donc en nous-mêmes, dans notre esprit qu'il faut rechercher la cause de nos échecs diplomatiques. Nous devons rechercher l'origine de nos difficultés non pas dans les contingences matérielles, mais dans nos méthodes de raisonnement en regard des grands problèmes internationaux et de la politique américaine.

Si, au cours des années qui se sont écoulées entre la présidence de Woodrow Wilson et celle d'Harry S. Truman, notre action diplomatique n'a été qu'une succession d'erreurs, c'est que notre jugement a été obscurci par une foule de préjugés, de tabous, de concepts fumeux. S'interposant comme un écran entre le monde extérieur et nous, ils ont masqué à nos yeux la véritable nature des choses. Faussant notre jugement, ils nous ont empêchés d'élaborer une politique étrangère constructive grâce à laquelle nous aurions pu consacrer nos ressources disponibles à l'exécution de plans réalisables.

LES AMÉRICAINS SE FONT UNE FAUSSE IMAGE DU MONDE

Depuis notre prime enfance — depuis le début du XIX[e] siècle, époque où nous vivions en vase clos, bien protégés contre les rivalités des grandes puissances — nous avons traîné derrière nous une image idéalisée du monde, un système philosophique édifié sur des idées préconçues. Cette image nous paraît vraie et noble. Elle n'est en fait que chimères et mensonges. C'est parce que notre philosophie de la vie internationale ne correspond à rien de réel que tous nos efforts pour jouer un rôle constructif dans le règlement des problèmes mondiaux sont perpétuellement voués à l'échec.

Selon l'idéologie américaine, la lutte pour l'existence et la rivalité entre nations sont des phénomènes malsains, anormaux et transitoires. La politique étrangère des Etats-Unis n'a pas cessé d'être dominée par l'idée que les désaccords internationaux n'existent pas ou que, s'ils existent, on peut les éviter, ou tout au moins les supprimer. C'est en vertu de cette idée que nous ne nous sommes pas donné pour mission de canaliser, circonscrire, neutraliser les conflits et leurs séquelles, que nous n'avons pas tenté de tenir en échec les forces qui s'affrontent dans le monde et de rétablir l'équilibre entre elles.

C'est dans le refus d'admettre que la lutte pour l'existence est un phénomène normal, inhérent à l'humanité, qu'il faut chercher les causes des erreurs répétées de la politique américaine. Tous les efforts que nous déployons pour nous persuader que les faits sont conformes à l'image que nous nous en faisons, pour les intégrer dans nos propres conceptions, me font penser à ceux d'un homme qui essaierait de se diriger en plein cœur de New York en consultant un plan d'Utopie.

POUR FAIRE DE LA BONNE DIPLOMATIE IL FAUT UN GRAND RÉALISME

Pour faire une politique réaliste — et la diplomatie, lorsque la solution d'un problème est une question de vie ou de mort, exige un grand réalisme — il faut se rappeler que les éléments d'appréciation mis à notre disposition ont toujours un caractère essentiellement relatif. D'autre part, la puissance absolue n'existe pas. Quels que soient les richesses, la force et le prestige d'une nation, ses moyens sont toujours limités. Il importe donc de se fixer des objectifs également limités, de choisir non pas ceux qu'il serait le plus souhaitable d'atteindre, mais ceux que l'on peut espérer atteindre sans compromettre irrémédiablement la puissance, les ressources et l'existence même de la nation.

Si, en matière de politique étrangère, nous étudions avec soin les solutions qui nous sont proposées, nous voyons qu'elles nous sont toujours présentées sous forme de dilemmes. Nous sommes enclins à penser que nous n'avons à choisir qu'entre des absolus. Tout ou rien, isolationnisme ou intervention, paix totale ou guerre totale, pieuses résolutions ou bombes atomiques, neutralité ou suprématie militaire, démocratie ou tyrannie, abolition de la guerre ou guerre préventive, non-résistance ou annihilation de l'adversaire, etc.

Cette manière de considérer les questions internationales nous empêche de limiter nos desseins et de mener un jeu subtil parmi les forces contraires. Elle exclut un partage du monde en sphères d'influence ou d'intérêts, interdit la politique de médiation, de compromis, de stabilisation, de *statu quo*. Elle nous empêche, en un mot, de restaurer l'équilibre mondial.

De telles formules appartiennent cependant à l'arsenal diplomatique et sont la substance, la matière même d'une politique extérieure constructive.

Cela dit, comment les appliquer à l'objet de nos préoccupations les plus profondes : l'état des relations entre les U. S. A. et l'U. R. S. S., avec laquelle nous sommes actuellement engagés dans un immense conflit diplomatique ?

ASPECT POLITIQUE DE L'EUROPE ALORS QUE LA RIVALITÉ ENTRE LES ETATS-UNIS ET L'UNION SOVIÉTIQUE EST ARRIVÉE A UN POINT CRUCIAL. A L'EST, LE BLOC ORIENTAL, DONT MOSCOU EST LE PÔLE D'ATTRACTION, COMPREND LES PAYS LIMITROPHES DE L'U. R. S. S. GOUVERNÉS PAR LES COMMUNISTES. A L'OUEST, LE BLOC OCCIDENTAL, QUI N'EN EST ENCORE QU'AU STADE DE L'ORGANISATION, ENGLOBE LA FRANCE, LA GRANDE-BRETAGNE ET LES PAYS DU BENELUX. AU NORD, LE GROUPE SCANDINAVE TEND A SE RAPPROCHER DU BLOC OCCIDENTAL, A L'EXCEPTION DE LA FINLANDE, SOLLICITÉE PAR MOSCOU. AU CENTRE, LA ZONE CRITIQUE OU LES DEUX MONDES S'AFFRONTENT DANS UNE « GUERRE FROIDE » DONT LES RÉCENTS ÉVÉNEMENTS DE BERLIN NE SONT QU'UN ÉPISODE.

LA SCISSION IDÉOLOGIQUE ET CULTURELLE DE L'EUROPE N'EST PAS UN ÉVÉNEMENT NOUVEAU

Le commencement de la sagesse serait, me semble-t-il, de reconnaître ce fait historique : la division de l'Europe, la rivalité entre la Russie et les nations de l'Ouest n'ont pas commencé avec Marx, Lenine et Staline, pas plus qu'elles ne disparaîtraient si le régime soviétique était renversé ou militairement vaincu. La scission culturelle et idéologique de l'Europe est aussi vieille que celle de la chrétienté, marquée par l'antagonisme entre Rome et Byzance.

Les menées impérialistes de la Russie, visant à établir sa domination en Europe centrale et orientale, dans la vallée du Danube, les Balkans, en Moyen-Orient et en Extrême-Orient, ne datent pas de l'avènement du régime communiste et ne disparaîtront pas avec lui. La diplomatie tsariste s'est toujours proposé les mêmes objectifs. De plus, si la rivalité existant aujourd'hui entre la Russie et les Etats-Unis est pour nous une expérience nouvelle, la rivalité russo-britannique fait depuis cent cinquante ans l'objet des préoccupations du Foreign Office.

C'EST AUX AMÉRICAINS QUE REVIENT A PRÉSENT LE SOIN DE CONTENIR « L'EXPANSIONNISME » DE LA RUSSIE SOVIÉTIQUE

Il vaudrait mieux nous habituer tout de suite à l'idée que le soin de contenir l'expansionnisme russe nous incombera dorénavant. Ce sera là une œuvre de longue haleine. Néanmoins, les Américains doivent cesser de croire qu'ils sont obligés de choisir entre un monde unifié, où ils auront les Russes pour associés, et le partage du globe en deux groupes antagonistes, formule destinée à les conduire fatalement soit à anéantir les Russes, soit à être anéantis par eux. Il y a d'autres alternatives que celles de s'associer à l'U. R. S. S. ou l'attaquer, établir une paix parfaite ou recourir à une guerre totale. A mon sens, la meilleure des politiques consisterait à admettre que la rivalité russo-américaine est un état de fait susceptible de longue durée, qui ne peut être supprimé par l'entremise des Nations Unies ou par une guerre victorieuse. Cette rivalité une fois reconnue comme facteur permanent de la vie internationale, il faudrait mettre en œuvre toute la puissance et le crédit dont nous disposons pour l'empêcher de grandir, pour la neutraliser par la délimitation de zones d'influence et l'établissement d'un équilibre mondial.

Je ne crois pas que le problème russe puisse être résolu une fois pour toutes. En revanche, je suis certain que nous disposons de moyens suffisants, si nous savons nous en servir, pour arriver avant la fin de ce siècle à une entente avec les Soviets.

Celle-ci ne devra pas viser à obtenir l'unanimité des suffrages, harmoniser les idéologies, supprimer les causes de mésententes. Elle devra se contenter d'être une trêve dans la « guerre froide », un *modus vivendi* grâce auquel les nations pourront se remettre des pertes subies, un moyen de conclure un traité permettant de retirer les troupes d'occupation et de rendre aux Européens le droit de disposer seuls de l'Europe.

L'entreprise est difficile. Si nous voulons la mener à bien, il nous faudra tantôt user de toute notre puissance pour exercer les pressions nécessaires, et tantôt transiger. Une telle manière d'agir suscitera autant de désapprobation parmi les Américains qui condamnent la politique de force que parmi ceux qui voient en tout compromis un geste de faiblesse. Mais si trêve, *modus vivendi*, traité seront malaisés à obtenir en employant les méthodes que je viens de mentionner, il est bien certain qu'en refusant d'y recourir aucune entente ne sera possible.

POUR ARRIVER A UNE ENTENTE AVEC L'UNION SOVIÉTIQUE, L'EMPLOI D'UNE POLITIQUE DE FORCE ET DE CONCILIATION ALTERNÉES EST NÉCESSAIRE

Dans le cas où nous rejetterions la procédure classique de la diplomatie, c'est-à-dire l'emploi d'une politique de force et de conciliation alternées, le mieux que nous pourrions espérer serait d'entrer dans une ère de désagrégation du monde civilisé, désagrégation peut-être suivie d'une guerre qui, une fois déchaînée, sera calamiteuse, universelle et forcément indécise.

Cette catastrophe ne doit pas arriver. Et elle n'arrivera pas si les Américains consentent à abandonner leurs illusions sur la véritable nature d'un monde où ils viennent de conquérir une place de premier plan ; s'ils donnent leur confiance et leur appui aux hommes chargés de diriger la politique des Etats-Unis, sur la simple assurance qu'il n'entre pas plus dans leurs intentions de nous marier avec les Russes en vue de nous assurer un bonheur éternel et parfait que de déclarer une guerre qui nous conduirait, en fin de compte, à nous retrouver en face d'un monde dévasté.

Notre but doit être de traiter avec les Russes, mais de traiter en commerçants, parce que nous ne pouvons faire autrement. Il nous faudra négocier avec prudence, sang-froid, perspicacité, sans craintes ni espoirs démesurés, en nous efforçant d'aboutir à un accord aussi juste qu'il peut l'être entre deux pays rivaux, n'ayant ni les mêmes principes ni la même conception des rapports humains.

TOUR D'HORIZON DIPLOMATIQUE

DE MOSCOU A BOGOTA

A son départ pour Bogota, le général Marshall est salué par S. Exc. don Restrepo Jaramillo, ambassadeur de Colombie a Washington.

S'il y avait des « communiqués » du temps de paix, ils nous annonceraient que l'offensive du printemps a été déclenchée sur tous les fronts diplomatiques. Mais cette offensive se développe sur deux rythmes différents, à l'Est et à l'Ouest.

L'Union soviétique poursuit une politique axée sur la stabilisation de sa sphère d'influence et la mobilisation des sympathies sur lesquelles elle croit pouvoir compter dans la partie de l'Europe qui échappe à son contrôle.

L'Occident en est encore à la phase de l'organisation pour constituer un « front défensif » des peuples qui vivent sur une même conception de la liberté. La péninsule scandinave, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, la Turquie, l'Iran forment la « zone critique » sur laquelle les deux mondes s'affrontent ou opposent leurs chances.

Et, en même temps qu'à ce remembrement des forces, nous assistons à une recrudescence de la campagne d'inspiration pacifiste ou socialiste tendant à fédérer les peuples soit à l'échelon européen, soit sur un plan planétaire.

PRESSION SOVIÉTIQUE EN SCANDINAVIE

La conclusion d'un pacte d'assistance mutuelle entre la Russie et la Finlande a donné lieu à des négociations mouvementées. Acquis d'avance au resserrement des liens diplomatiques et économiques avec Moscou, le gouvernement d'Helsinki a, par contre, élevé les plus sérieuses objections en ce qui concerne l'inclusion dans le pacte de clauses militaires dont la réciprocité lui apparaît comme une atteinte à son indépendance, étant donné la disparité des forces entre les deux pays. Mais on regarde, à Moscou, la Finlande comme un glacis de la sécurité soviétique et les résistances finnoises se sont heurtées à une pression qui les a obligées à fléchir.

Toutefois, ce succès a une contre-partie. Il a éveillé de nouvelles inquiétudes dans les autres pays scandinaves, qui se trouvent maintenant à la lisière stratégique de l'U. R. S. S. L'expérience de 1940-1945 leur a prouvé qu'une déclaration de neutralité ne leur offrait aucune garantie. Aussi se rapprochent-ils du groupe occidental, tout en évitant des engagements militaires, qui seraient interprétés à Moscou comme une provocation ou un complot. Dans une conférence tenue à Stockholm, les premiers ministres de Norvège, de Suède et du Danemark ont réaffirmé leur intention de se maintenir en dehors des « blocs » qui divisent l'Europe, mais dénoncé en même temps les dangers de la propagande communiste. La Norvège et le Danemark renforcent leur défense nationale. Choc en retour : la presse soviétique élève le ton et accuse le gouvernement d'Oslo d'être « tombé sous le joug des impérialistes étrangers ». Pour la première fois depuis la guerre, le monde scandinave est sur le pied d'alerte.

A BERLIN : CRISE DU CONSEIL DE CONTROLE

Les entretiens de Londres sur l'Allemagne ont provoqué une vigoureuse réaction de la diplomatie moscovite, qui a protesté contre des recommandations prises en dehors d'elle et où elle voit une dérogation aux accords de Potsdam. A Berlin, le maréchal Sokolovski a brusquement levé la séance du Conseil de contrôle allié en déclarant que l'attitude des puissances occidentales équivalait à la suppression de cet organisme.

Ce n'était qu'un geste pour faire retomber sur les Alliés de l'Ouest la responsabilité des difficultés contre lesquelles se débat le Conseil et pour contrecarrer le projet de fusion des zones occidentales. Peu après, en effet, le général Loukatchenko, chef d'état-major du gouvernement militaire soviétique en Allemagne, a fait connaître que le Kremlin ne désirait nullement mettre un terme à la collaboration interalliée et que ses représentants continueraient à s'associer aux travaux du Conseil, pourvu que celui-ci s'en tînt aux stipulations de Potsdam.

Mais un nouvel incident a mis aux prises Russes et Occidentaux à propos d'une note du général Sokolovski instituant un contrôle sur les communications entre Berlin et les zones occupées par les Alliés.

La position du Kremlin est alternativement intransigeante et manœuvrière. Elle vise à faire endosser par les Alliés l'initiative d'une rupture au sein des organisations de contrôle dans le cas où elle-même l'aurait rendue inévitable.

POUSSÉE SOVIÉTIQUE VERS LE SUD

On redoute à Ankara de voir l'expansion soviétique menacer la Turquie aussitôt la négociation finlandaise terminée. Moscou n'a renoncé à aucune de ses prétentions sur les régions pontiques et le contrôle des Dardanelles. L'affaire de Grèce, le concours financier et militaire donné par les Etats-Unis aux gouvernements d'Athènes et d'Ankara n'ont fait qu'aviver ces revendications, dont le ministre turc des Affaires étrangères, M. Sadak, s'est entretenu, il y a trois semaines, avec M. Bevin, à Londres.

Le bruit court, en effet, que la Russie s'apprêterait à proposer aux Turcs une « alliance » du type de celles qu'elle a fait signer par les Etats balkaniques. Aussi rappelle-t-on à Ankara que le traité d'alliance anglo-turc de 1939 est toujours en vigueur et que la Turquie est inébranlablement résolue à défendre son indépendance par les armes. M. Sadak a profité de la session de la Conférence des Seize pour étudier avec son collègue hellénique, M. Tsaldaris, les modalités d'un alignement de leur politique extérieure en fonction de la commune menace qui pèse sur leurs pays.

Soit pour maintenir dans cette partie de l'Asie une atmosphère d'intimidation, soit pour laisser planer un doute sur l'objectif de sa prochaine offensive, la Russie ranime en même temps le différend qui, depuis plus de deux ans, l'oppose à l'Iran et qui a son origine dans le rejet de l'accord soviéto-iranien sur l'exploitation des gisements pétroliers de l'Azerbaïdjan. Moscou a envoyé, le 31 janvier et le 24 mars, deux notes assez raides au cabinet iranien pour protester contre « l'influence de plus en plus grande prise par les conseillers militaires américains dans l'armée iranienne, en violation du traité d'amitié soviéto-iranien de 1921 ».

Le gouvernement de Téhéran a réfuté ces allégations. Mais il y voit le prélude d'une nouvelle pression diplomatique qui remettrait sur le tapis la question des pétroles.

LES « FRONTS ÉLECTORAUX » : ROUMANIE ET ITALIE

Le peuple roumain a élu, le 28 mars, l'Assemblée nationale qui doit voter le projet de constitution appelé à faire du pays une « république populaire » sur le modèle de celles qui existent en Yougoslavie et en Bulgarie.

Les élections ont été un triomphe pour le Front gouvernemental, tant par l'empressement sans précédent des citoyens à prendre part au vote que par l'écrasante majorité qu'elles ont donnée au nouveau régime : 90,8 % des suffrages exprimés.

L'Assemblée comptera 405 membres du bloc gouvernemental sur 414 députés. L'opposition est réduite à 9 voix : 7 au parti national libéral, à la tête duquel M. Bejan a remplacé M. Tataresco (et qui totalisait 74 sièges dans la précédente assemblée), et 2 voix au parti paysan démocratique du docteur Lupu — celles qu'il détenait antérieurement.

Le gouvernement de M. Groza, où les éléments marxistes sont en majorité et détiennent les postes de commande, reste donc le maître absolu de la situation.

Il est à peine besoin d'ajouter que le résultat des élections a donné lieu, en Amérique et en Angleterre, à des commentaires empreints de scepticisme ou d'incrédulité.

Quoi qu'il en soit, l'influence soviétique est plus solidement assise que jamais en Roumanie et, à l'exception de la Grèce et de la Turquie, tout le monde balkanique s'aligne désormais sur la politique de Moscou.

C'est maintenant sur l'Italie que porte l'effort de la propagande marxiste. La fièvre électorale s'élève chaque jour dans la péninsule, où les scènes de violence se multiplient. Le 28 mars, le pape Pie XII a prononcé une allocution où il a fait une allusion directe au communisme et rappelé aux catholiques qu'ils « ne pouvaient servir deux maîtres à la fois ».

L'intervention de l'Eglise dans la lutte des partis, sous cette forme inusuelle, a causé une profonde émotion et provoqué de non moins vives réactions. Mais la bataille électorale reste dominée par la politique extérieure : le leader communiste, M. Togliatti, accuse les Alliés occidentaux de vouloir entraîner l'Italie dans une guerre ; M. de Gasperi lui rétorque qu'une victoire des communistes italiens ferait tomber la péninsule sous la tutelle russe. Et la proposition des « Trois » tendant à restituer Trieste à l'Italie est regardée, à l'extrême gauche, comme une simple manœuvre électorale ; dans les partis gouvernementaux, comme un acte de justice et de généreuse compréhension.

A L'OUEST, DU NOUVEAU...

Les nations de l'hémisphère occidental, réunies à Bogota, cherchent à harmoniser la défense de leurs intérêts et le resserrement de leurs liens avec la politique européenne du président Truman.

Les problèmes en face desquels se trouvent les représentants du Nouveau Monde se sont élargis. On discute, à Bogota, la définition d'un régime démocratique et l'attitude à observer vis-à-vis des gouvernements qui se sont rendus maîtres du pouvoir par le recours à la violence. On y élabore ces « conventions sociales » internationales que prévoient la Charte de l'Atlantique et le statut des Nations Unies. On y codifie les droits et les devoirs des Etats américains dans leurs rapports internationaux. On y envisage, enfin, les moyens concertés propres à enrayer la propagande communiste.

Ce sont là des points sur lesquels l'accord semble assez facile à réaliser.

Plus scabreuse est la discussion à laquelle doit donner lieu l'offensive de certains Etats de l'Amérique latine à propos des possessions européennes dans l'hémisphère occidental.

A l'origine de cette offensive se placent les récentes campagnes dirigées contre l'Angleterre à propos du Honduras britannique et des îles Falkland.

La revendication guatémaltèque sur le Honduras britannique (dont, en cas de démembrement, le Mexique réclamerait sa part) date de loin. Elle a donné lieu, en février dernier, à d'assez vifs incidents. Elle a encouragé le Venezuela à formuler à son tour ses prétentions sur la Guyane britannique. Dans le même temps, l'Argentine et le Chili signaient (4 mars) un accord pour la défense des droits des deux pays dans la zone antarctique sud-américaine et dénonçaient, à propos des Falkland, colonie de la couronne britannique, « l'impérialisme périmé des puissances extra-continentales ».

Cette double offensive a eu pour effet de raviver l' « esprit de Monroe », la vieille exclusive contre la présence européenne en Amérique. L'Argentine, le Chili, l'Equateur, la Bolivie ont annoncé leur intention de porter devant la conférence l'ensemble du problème, mettant par là implicitement en cause non seulement la Grande-Bretagne, mais encore la France, en raison de ses possessions dans les Antilles et dans la Guyane, les Pays-Bas au titre de la Guyane hollandaise, le Danemark au sujet du Groenland.

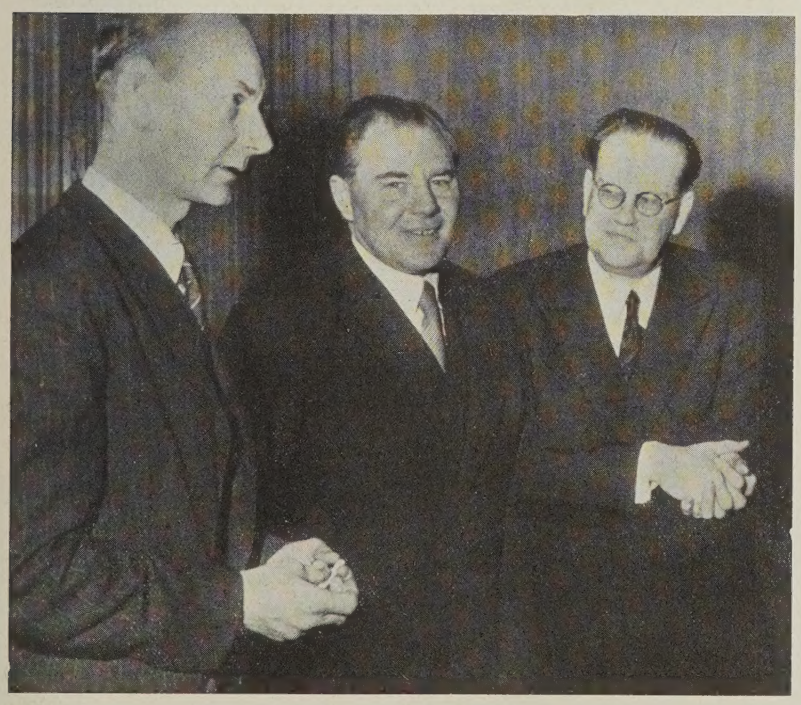
Par un étrange retour de l'opportunité politique, ce sont les Etats-Unis, chez lesquels est née la doctrine de Monroe, qui s'opposent aujourd'hui que soit soulevée sous cette forme la question des rapports entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Il tombe, en effet, sous le sens que ce n'est pas au moment où MM. Truman et Marshall s'efforcent de solidariser les deux continents pour faire front à la poussée soviétique que ces rapports peuvent être remis en cause. Aussi M. Marshall a-t-il déclaré que moins on en parlerait mieux cela vaudrait et que, si l'on n'en parlait point du tout, ce serait préférable...

En revanche, la politique d'assistance à l'Europe n'est pas vue d'un œil très favorable par certains Etats de l'Amérique latine, qui estiment que les Etats-Unis devraient donner à la solidarité continentale le pas sur les intérêts des puissances non américaines.

On sait, d'ailleurs, que l'Argentine dispute aux Etats-Unis la prépondérance dans l'Amérique latine. Le président Perón, longtemps combattu par la Maison Blanche, a vu son autorité renforcée par les élections partielles du 7 mars à la Chambre des députés. Mais Américains du Nord et du Sud se rencontrent sur le terrain de la lutte contre le communisme, et c'est par là que la conférence rejoint les préoccupations européennes de M. Truman.

Le monde occidental rencontre des obstacles sur le chemin de son unité. Mais les efforts qu'on y déploie pour réaliser cette unité revêtent une ampleur sans précédent dans l'histoire.

ALBERT MOUSSET.



LES PREMIERS MINISTRES DE SUÈDE, DE NORVÈGE, DU DANEMARK ÉTUDIENT A STOCKHOLM LA PARTICIPATION SCANDINAVE AU PLAN MARSHALL.

DANS UN PORT AMÉRICAIN, LE CARGO « YOZGAT » EMBARQUE DU MATÉRIEL DE GUERRE ET DES ÉQUIPEMENTS A DESTINATION DE L'ARMÉE TURQUE.

M. Félix Gaillard annonce a la presse le premier train de baisse.

Des magasins-témoins ont été désignés dans chaque quartier.

LA FRANCE FACE A SES PROBLÈMES

PAR ROGER-A. PRIOURET

Depuis près de cinq mois, MM. Schuman et Mayer se fraient un chemin difficile, guidés par le seul souci empirique des réalités. Mais, dans un pays où l'on a le goût des idées et des abstractions, on en vient à « doctriner » l'empirisme même. Certains disent aujourd'hui que le ministère Schuman fait de « l'administration des choses » au lieu de tenter ce « gouvernement des hommes » que d'autres réclament. Dans cette « administration des choses » le but reste le même : la stabilisation des prix. Et, pris dans ce dessein, il y a non pas un plan, mais des mesures successives.

CASSER LES REINS AU COURANT DE HAUSSE

Le premier objectif a été de « casser les reins » au courant de hausse. Le prélèvement exceptionnel et le retrait des billets de 5.000 francs ont réduit brutalement la circulation fiduciaire et réussi à faire plafonner la courbe des prix. Dès lors le gouvernement a pu envisager l'expérience de baisse.

Encore devait-il agir avec précaution. Les prix agricoles, dans la proportion de 82 %, sont libres. Revenir sur cette liberté eût vidé les marchés, déjà mal garnis à cette époque de l'année. De là la souplesse des moyens employés. Grâce à cette « baisse sur le tas », conduite par M. Coudé du Foresto, les prix alimentaires ont baissé de 1,5 % en mars, entraînant une baisse du coût de la vie de 1,03 %.

PESER SUR LES PRIX INDUSTRIELS

Il fallait peser également sur les prix industriels. Ici encore, le gouvernement n'a pas tenté une baisse uniforme; l'arrêté du 1er avril vise surtout à frapper les éléments essentiels qui entrent dans le calcul du coût de la vie, et c'est le patronat qui a formulé des réserves importantes : l'Etat, a-t-il dit, se dispense lui-même de la baisse ; il n'a pas le souci d'alléger les prix de revient en réduisant les charges fiscales et sociales. En réponse, le gouvernement a déposé devant le parlement des projets d'économies administratives.

Cependant, une politique de baisse et une réduction des dépenses de l'Etat ne suffisent pas dans l'actuelle conjoncture économique. La mévente constatée dans le commerce de détail s'est répercutée jusque dans la grosse industrie. On reparle du chômage, de stocks involontaires, de difficultés pour les trésoreries privées.

Le fléchissement des rentrés fiscales a alerté le gouvernement, qui a réagi. Si l'affichage de la baisse figure dans les arrêtés du 1er avril, c'est pour inciter le consommateur à acheter. Dans le même dessein, la taxe de luxe a été abandonnée.

CONTINUITÉ GOUVERNEMENTALE

Tels sont pour le moment les moyens de cette « administration des choses » que tentent MM. Schuman et Mayer. Elle exige pour sa réalisation une continuité gouvernementale qui leur est parcimonieusement mesurée.

La session parlementaire s'était achevée sur un point d'interrogation. A la suggestion d'un rapprochement entre le R. P. F. et la Troisième Force formulée par M. Pleven, M. Léon Blum avait opposé une réponse négative, et M. Robert Lecourt, une réponse plus enveloppée, mais également négative. C'était là l'opinion des chefs. Avant de s'engager, la troupe, c'est-à-dire les parlementaires moyens, a préféré consulter l'électeur. Or, du pays viennent deux indications contradictoires : d'une part, le climat est meilleur pour le gouvernement ; d'autre part, le R. P. F. garde et même consolide ses positions électorales. Laquelle des indications prévaudra dans la conduite des parlementaires ? C'est le secret de la rentrée.

Peut-être le parti communiste fera-t-il l'accord de ses adversaires malgré lui et malgré eux. La réunion des comités d'entreprise, terminée le 4 avril par une manifestation importante au Vél' d'Hiv', n'a pas encore révélé toute sa portée. Le parti communiste n'organise pas, en général, des réunions spectaculaires pour aboutir à des réclamations qui ne déborderaient pas le cadre technique et professionnel.

M. Léon Jouhaux préside la Commission des salaires et des prix.

Les délégués des Comités d'entreprise réunis au Vél' d'Hiv'.

Per, un vieux Lapon de soixante-dix ans, est maintenant trop âgé pour courir la toundra. Il passe son temps à confectionner des objets en corne de renne, que son fils porte à la ville pour les y vendre.

LA LAPONIE SUÉDOISE

par notre envoyé spécial ROBERT POMMIER

Le chien est le seul élément mobile du paysage; au bord des lacs se dressent souvent les faisceaux de branches de bouleaux qui sont utilisés par les Lapons comme séchoirs de linge, de filets et même de poisson.

DEPUIS des heures, le rapide Stockholm-Narvik roulait à vive allure, suivant une voie rectiligne ouverte au cœur de l'immense forêt suédoise. De temps à autre, la floue barrière de sapins disparaissait brusquement, laissant place à un calme paysage de lacs qui se déployait en éventail et où se reflétaient les moutons du ciel d'été.

Mes camarades cinéastes, insensibles pour le moment aux beautés de la nature, étaient très occupés. Édouard Logereau jetait sur un cahier le plan du film documentaire qu'il allait tourner en Laponie. Roger Moride, le premier opérateur, avait démonté l'une de ses cameras, dont il avait étalé les pièces sur ses genoux. Son assistant, Lambert, le regardait faire avec beaucoup d'attention, et Philippe Fraise, notre administrateur, était plongé dans des calculs compliqués d'où devaient sortir un nombre suffisant de couronnes suédoises et norvégiennes pour nous faire subsister trois mois en Scandinavie. Quant à mon travail de conseiller technique et de guide, il se bornait pour le moment à

Le propriétaire examine ses bêtes. Il a attrapé au lasso le plus vieux de ses rennes.

faire de fréquentes visites au wagon-bar pour y boire de grands verres de lait frais servis par de blondes jeunes filles et à aller aux toilettes jouer avec la brosse à habits qui, dans les trains suédois, est pendue à un clou. Il faut avouer qu'il y a là de quoi amuser un Français et provoquer chez lui de salutaires réflexions.

Tout à coup, le train ralentit, et de la motrice électrique partirent trois brefs coups de sifflet.

— Polarsirkle, dit un Suédois, impassible...

Nous avons juste eu le temps de nous précipiter à la portière pour « voir » le cercle polaire, jalonné de bornes blanches fraîchement peintes et indiqué en quatre langues par un grand panneau, ma foi, disons-le, publicitaire...

Nous venions de passer par 25 degrés à l'ombre le 66° 32' de latitude N. Tous les voyageurs étaient en manches de chemise et des gouttes de sueur leur perlaient au front.

Avant de se replonger dans ses notes, mon ami Logereau m'a dit :

— C'est très surfait, « ton » cercle polaire !

Et je me suis senti honteux pour ce cercle, dont j'avais tant vanté les mérites avant le départ de Paris et qui s'étalait ainsi, sans pudeur, sous un soleil de plomb.

A Gallivare, le premier Lapon est monté dans le train, propre et bien attifé. Il ressemblait étrangement à ceux des prospectus édités par les sociétés suédoises de tourisme et portait le costume traditionnel : chapeau surmonté d'un gros pompon rouge, à visière de cuir ; ample blouse de laine à parements jaunes, verts et rouges, enfilée par la tête et tombant à mi-cuisse en forme de jupe ; large ceinture, piquée de clous et de motifs nacrés, soutenant le couteau à étui de corne ; pantalon collant et chaussures à pointes relevées en demi-lune.

Après s'être confortablement installé en face de nous, jambes croisées, il déplia le *Svenska Dagbladet* et, pour nous narguer, sortit de sa poche un paquet de cigarettes américaines.

A Kiruna, où nous devions rester quelques jours, d'autres surprises nous attendaient. Malgré les éclatements de mines, la capitale de l'acier suédois, à une latitude égale à l'Alaska ou à la Sibérie du Nord, ressemble plus, au mois de juillet, à une station balnéaire qu'à une cité industrielle de l'Arctique.

La population se baigne dans un grand lac bordé de plongeoirs et prend des bains de soleil sur le sable fin.

Kiruna est construite sur le flanc d'une colline. A mi-hauteur s'étend un parc aux riantes verdures. Des haut-parleurs, dissimulés dans les branches des arbres, diffusent de la musique. Sur une terrasse circulaire, à l'ombre des parasols, on peut consommer des glaces « pur lait et sucre » et des pâtisseries à la crème tout en écoutant des tangos argentins.

Voyant que nous étions Français, une servante n'eut-elle pas la délicate attention d'embrayer le pick-up sur un disque de Tino Rossi, ce qui eut pour effet de faire dévier notre conversation sur les mérites respectifs de Kiruna et de Palavas-les-Flots...

Mais Kiruna, en devenant la capitale du fer, est devenue en même temps la capitale de la Laponie, qui n'est pas un pays dessiné par des frontières, mais seulement « l'endroit où il y a des Lapons ». En effet, sur une carte de la Scandinavie du Nord, le mot « Lappland » couvre à la fois la Norvège, la Suède et la Finlande à hauteur du 68 degrés de latitude N.

A Kiruna, nous avons vu déambuler dans les rues des centaines de Lapons, venus de l'Ouest en chemin de fer ou de la frontière finlandaise en autocar. Petits, les jambes arquées, avec une face aux yeux bridés et aux pommettes saillantes, ils ont le nez court et relevé. Ils portent souvent en travers du corps leur lasso, dont ils savent jouer avec adresse pour attraper les rennes dans le troupeau. Leur ceinture prend le ventre très bas, et comme ils fourrent toutes sortes de choses, telles que tabac, pipes, porte-monnaie et... bouteilles, dans leur blouse, ils ont, vus de profil, la forme d'un *s* majuscule. Avec cet accoutrement peu commun et leur démarche balancée, ils ressemblent à des elfes échappés d'un livre d'images pour enfants.

Malheureusement, beaucoup d'entre eux ont appris le commerce et savent qu'ils sont un objet de curiosité. Ils tendent la main avec habileté, forçant le touriste trop heureux de voir des « sauvages » à extraire quelques pièces de son porte-monnaie.

Certains d'entre eux nous ont demandé jusqu'à 100 couronnes, c'est-à-dire plus de 3.000 francs, pour se laisser photographier. Après des discussions parfois longues et souvent aussi pittoresques que celles que l'on peut avoir rue de la Charbonnière, il était possible de transiger et de ramener la rançon à quelques cigarettes.

De ces pratiques, les Lapons ne sont pas coupables. Ce sont de bons garçons, simples, et, pour cela même, ils n'ont pas le sens de la mesure. La responsabilité de cette cupidité incombe indirectement aux sociétés de tourisme, qui ont transformé la Laponie d'été en une vaste colonie de vacances tout au long de la ligne de chemin de fer de Kiruna à la frontière norvégienne.

Sur la rive du lac Torne, qui barre la Laponie suédoise dans sa largeur et que les gens du pays appellent «la mer», se sont montés de nombreux hôtels, de Val-d'Isère ou d

Abisko-Turistat une semaine, est eux. Des milliers passent leurs vaca fique. Directemer plus hauts massifs le fameux Kebnek vent parcourir le sentiers bien ent cartes et de flèche sont même posé humides, pour é mouiller les pieds. tenus par des joignent de la sor dant les congés sc

Troupeau de rennes au repos saisi par l'objectif au milieu d'un glacier. L'opérateur a dû se coucher dans la neige pour prendre ce cliché.

fortables que ceux
e.
ous sommes restés
mportant d'entre
s et d'étrangers y
s un cadre magni-
d s'étendent les
eux du pays, dont
promeneurs peu-
empruntant des
jalonnés de pan-
ices. Des planches
re, aux endroits
x dames de se
ts d'altitude sont
s suédoises qui
à l'agréable pen-

Mais le développement du tourisme a fait naître ici, comme dans bien d'autres parties du monde, un exotisme de pacotille pour amateurs de photographies et de souvenirs. Cet étalage de pittoresque « à emporter » se retrouve, par exemple, dans certaines villes d'Arabie, qui se transforment comme par enchantement à l'arrivée d'une caravane d'Européens.

En Laponie, la rive nord du lac Torne est peuplée d'indigènes « touristiques » qui tirent ressource des voyageurs et dont les pratiques sont du plus haut comique.

Mes camarades et moi avons pu observer à Maïvatjakko, un coin du rivage perdu dans les bouleaux, la curieuse activité de deux jeunes filles lapones : Sarra Sarri et sa sœur.

Il y a à cet endroit quatre « kotas », huttes lapones à armature de bouleau, et une maison de bois en forme de chalet alpin. Les deux sœurs habitent d'ordinaire la maison, et les kotas sont vides. Sarra et sa compagne sont fort sympathiques et parfaitement civilisées. Cela même à tel point qu'elles portent pantalon et pull-over bariolé, comme les Suédoises, fument des « américaines » et sont assez fortes au bridge... du moins quand elles sont seules ou avec des amis (qu'elles m'excusent de trahir leur secret). Mais, lorsqu'un bateau vient de l'autre rive amenant une cargaison de touristes, elles se précipitent dans leur chambre, après un rapide regard par la fenêtre, et revêtent leur costume traditionnel. Puis elles courent allumer un feu de bouleau dans les kotas, mettent la cafetière sur la flamme, s'allongent sur des branchages et prennent une pose naturelle, dans l'attente des curieux. Quand il débarque, le touriste croit surprendre les membres d'une tribu en pleine activité. On lui offre, moyennant quelques couronnes, une tasse de café et des galettes et on lui vend des objets, tels que couteaux, chapeaux, ceintures, chaussons de peau de renne. Deux Lapons qui campent alentour pour pêcher, Thuri et Gaup, accourent après avoir vu le bateau et profitent de l'aubaine. Je me suis même payé le luxe, un jour, de passer un costume réglementaire, et tous les visiteurs m'ont pris pour un authentique coureur de toundras. J'avais d'ailleurs bien de la peine à ne pas éclater de rire en entendant mes camarades cinéastes expliquer à qui voulait l'entendre que j'étais l'un des meilleurs gardiens de rennes du pays.

Mais, fort heureusement, la vraie Laponie, celle que nous voulions filmer, était là, tout près, séparée du monde par une barrière de silence. Le sillon civilisateur n'est que bien peu de chose parmi l'immensité du pays. Touchée, voilà quelques milliers d'années, par la baguette magique d'une fée, la Laponie dort d'un sommeil éternel. Ses montagnes perlées de glace, ses lacs aux eaux profondes et ses toundras sans fin semblent écrasés sous une coupole de nuages fantastiques.

Cette Laponie-là, jamais ne la connaîtra le voyageur pressé, et aucun billet de chemin de fer n'en permet l'accès. Il faut, pour la trouver, marcher de longs jours à travers une toundra souvent sans piste, et on ne la découvre qu'à des signes imperceptibles. Comme d'étranges chalutiers raclant quelques parcelles de vie, les huttes disséminées des hommes laissent monter leur fumée sur l'horizon. La terre est vaste comme une mer, le temps n'a pas de mesure et la seconde est à l'échelle du siècle.

C'est en visitant un Suédois septuagénaire, Karl Tyren, que nous avons commencé à toucher du doigt le vrai pays. Tyren habite, non loin d'Abisko, un chalet enfoui sous les bouleaux, entre une montagne et un torrent aux eaux tumultueuses. Musicien et poète, Karl Tyren est le patriarche de la Laponie. Il y vit depuis de nombreuses années, et son regard tour à tour pétillant et profond dit qu'il aime sa terre.

Il nous a reçus devant sa maison et a offert le café sur une table ronde en pierre. Il s'exprime correctement en anglais, mais ne sait dire en français que « Folies-Bergère ».

Ces deux frères rapportent chaque jour dans leurs filets le poisson qui nourrira leur famille.

Comme nous lui faisions connaître notre sentiment sur ce que nous avions vu jusqu'à présent du pays, d'un geste de la main il fit rentrer sous terre la ligne de chemin de fer et les hôtels, puis nous parla des Lapons.

Répartis sur un immense territoire, ils sont environ 30.000. Nombre d'entre eux sont nomades et vivent uniquement de l'élevage des rennes, dont ils suivent à chaque printemps la migration vers les cimes neigeuses.

On ne connaît pas leur origine exacte, et les anthropologistes les plus avertis n'ont pu résoudre le problème. Il est possible qu'ils constituent les restes d'une race ancienne venue du Sud en suivant le retrait de la grande calotte de glace qui recouvrait le Nord de l'Europe il y a des milliers d'années. On a découvert des traces de Lapons datant du XIVe siècle sur les rives du lac Onéga, dans la Russie du Nord-Ouest. La langue qu'ils parlent appartient au groupe finno-hongrien et fut sans doute adaptée du finnois à l'âge du bronze.

Le vieillard nous a aussi parlé de l'hiver, qui, régulièrement, vient poser sur le pays un manteau blanc qui s'agrippe au sol, l'étouffe et tue les sons eux-mêmes. Le voyageur perdu peut alors appeler, l'écho ne lui répondra pas. L'émeraude des lacs devient marbre, et les arbres morts sont couverts de guirlandes étincelantes. A cette saison, les nomades vivent avec leurs troupeaux dans la toundra et les forêts. Les rennes restent sous bois et grattent la neige du sabot pour trouver leur nourriture. Ils ont vite fait d'épuiser herbes et lichens sur une grande surface, et les gardiens doivent opérer des translations périodiques d'un pâturage à un autre. En avril vient le dégel. Les fleurs du printemps repoussent, tristes comme un sourire de malade. Mais les torrents, qui roulent leurs pierres, disent que le cœur de la terre continue de battre. L'air tiède vient par bouffées, et la neige qui subsiste se tasse et durcit sur le sol. C'est alors que le troupeau tout entier est possédé d'un grand frémissement et ne connaît plus le repos. Le Lapon sait à ce moment qu'il va falloir partir, car les rennes veulent d'autres pâturages. Ils ne pourront trouver les herbes, les fruits et les lichens de roche dont ils ont faim que dans la montagne. De plus, les milliards de moustiques qui sont la plaie de la Laponie durant l'été commencent à les harceler, risquant même de tuer les jeunes rennes.

La famille lapone charge tout ce qu'elle possède sur des traîneaux en forme de bateau tirés par des rennes de trait. Une file de trois ou quatre attelages s'ébranle. Les hommes marchent à côté sur leurs longs skis, glissant sur la neige argentée du printemps. Devant, conduites par un chef de file portant clochette au cou, entourées par les jeunes garçons et les chiens de garde à longs poils, les bêtes, souvent au nombre de plusieurs milliers, forment une mer ondoyante, au gré des collines. Leur marche régulière laisse entendre un bruit de soie froissée, et les andouillers se mêlent sur un fond de ciel.

Ces migrations se font dans différentes directions, mais généralement d'est en ouest, vers la frontière norvégienne, pour les peuplades qui habitent au nord de la Suède. Elles peuvent atteindre 300 kilomètres et sont réglementées par le gouvernement

Le Lapon ayant suivi ses rennes installe sa famille pour l'été dans les vallées montagneuses, au bord des lacs, où il pourra pêcher au filet sur des embarcations étroites et pointues. Il sait très exactement, d'après la saison et l'état de la neige en altitude, où iront les bêtes, et il les laisse monter seules vers les glaciers et les cirques de montagnes, exerçant sa surveillance de loin.

A la fin de chaque été, les bêtes appartenant à différents propriétaires sont mélangées. Les Lapons organisent alors de grands rassemblements de troupeaux, dans des enclos spéciaux dont les barrières ont souvent plusieurs kilomètres de côté. Un repré-

Une « kota » lapone : hutte tronconique à armature de bouleau recouverte de terre ; elle ressemble de loin à une gigantesque taupinière.

Les greniers lapons sont montés sur pilotis. Les marchandises y sont ainsi à l'abri pendant l'hiver.

sentant de chaque famille va reconnaître les rennes qui lui appartiennent. Il sait les distinguer parmi des milliers d'autres, à des marques spéciales faites à l'oreille, et lance son lasso au milieu du troupeau, triant son bien sans jamais commettre d'erreur.

Comme nous demandions à Karl Tyren comment il était possible d'aller visiter ces Lapons dans le minimum de temps dont nous disposions (nous devions encore nous rendre par la suite en Norvège du Nord et au Spitzberg pour y réaliser d'autres films), il déplia sur la table de pierre une carte de la Scandinavie du Nord et y traça de grandes flèches au crayon, indiquant les migrations des familles nomades qu'il connaissait. La pointe d'une de ces flèches venant de l'est aboutissait en un point situé à une soixantaine de kilomètres d'Abisko, au nord du lac Torne.

— Vuoskojarvi... Saarivuoma... Vous trouverez là des nomades, et aussi des sédentaires qui cultivent la terre.

Puis, comme nous le quittions, il nous souhaita bonne chance avec les seuls mots de français qu'il savait employer :

— Folies-Bergère !

Deux jours plus tard, en fait de Folies-Bergère, nous dûmes nous livrer à un rude French Cancan, levant les jambes et pataugeant dans les marécages, avec chacun 35 kilos de matériel sur le dos et, pour seule indication de marche, la boussole... Les moustiques attaquaient en formations serrées; au-dessus de la tige des chaussures, nos jambes formaient un curieux bourrelet. Notre visage était protégé par le « Djungen Olja », huile américaine inventée lors des campagnes du Pacifique, dont l'efficacité est certaine, mais l'odeur rapidement insupportable.

Après soixante-dix heures de marche, nous étions en vue de quelques « kotas » disséminées fumant au bord d'un lac. C'était Vuoskojarvi !

L'arrivée s'effectua dans un style très « Hauts de Hurlevent » ; les Lapons rentrèrent dans leur hutte en claquant la porte, pendant que de maigres chiens au pelage jaune venaient nous flairer les mollets sans bienveillance.

Les Lapons ne sont pas des gens pressés, nous avons pu nous en rendre compte. Une demi-journée seulement après notre installation, ils commencèrent à venir rôder autour de nos tentes isothermiques. Ces dernières étant munies de moustiquaires perfectionnées, les indigènes venaient les palper, réfléchissaient longuement, puis émettaient un grognement qui voulait certainement dire en lapon : « C'est rudement bien fait... »

J'assumais pour ma part le rôle d'interprète, disposant en tout et pour tout de quelques mots norvégiens et suédois du niveau classe enfantine scandinave. Ce qui n'était certes pas fait pour arranger les choses.

Mais, trois jours plus tard, nous étions admis dans les kotas. On nous demandait :

— Norsk ? Svensk ? (Norvégiens ? Suédois ?)

Nous répondions « neï, Fransk ! » et ils hochaient la tête longuement, essayant d'évoquer ce pays très, très au sud du leur, où devaient sûrement pousser des palmiers.

Et commençaient de curieuses conversations, avec numéros inédits de mimes. Les Lapons sont gens réfléchis et attendent souvent cinq bonnes minutes avant de répondre à une question, ce qui provoquait chez nous un état voisin de la crise nerveuse.

Il fallut déployer mille ruses pour parvenir enfin à dégainer nos cameras. Quelquefois, la famille entière s'enfuyait à leur vue, comme sous la menace de quelque mitraillette.

Si ceux de Kiruna et d'Abisko ne sont pas prévenus contre l'art photographique, on ne peut en dire autant des Lapons de Vuoskojarvi, et je me souviendrai longtemps d'avoir vu mes camarades opérateurs, camouflés derrière les rochers dans la position du tireur couché, attendant qu'au prix de mille machinations nous fissions sortir une famille de sa « kota ».

Ces « kotas » sont des huttes tronconiques recouvertes de terre, de peaux de renne ou de toile. Un trou pratiqué dans le toit sert de cheminée. Rassemblés autour d'un foyer central limité par des pierres, les Lapons, allongés sur des branchages, surveillent une cafetière noircie enfouie dans les braises, où bout continuellement un café renouvelé à la poignée.

Les nomades sont venus de la préhistoire et ont voyagé à travers le temps sans changer leur technique. Aux murs pendent des morceaux de renne séché. Dans une petite caisse, au fond de la hutte, sont les provisions. Le Lapon mange peu et irrégulièrement, coupant avec son couteau de minces languettes de viande et étalant du beurre sur des galettes plates. Il ne boit pas le café dans la tasse, mais le verse dans la soucoupe qu'il porte à ses lèvres. Les vieux restent à la « kota » et, de longues heures durant, regardent danser les flammes vives du bouleau, pensant au temps heureux où ils couraient la toundra derrière le grand troupeau. Les femmes cousent des chaussures de peau pour l'hiver à venir ou bercent les enfants dans de curieux berceaux en forme de barque. De temps à autre monte une mélopée au thème simple dont le refrain criard heurte l'oreille.

L'hiver, les Lapons dorment avec leurs chiens de troupeau contre eux, protégés du froid par l'épaisse fourrure des bêtes.

Le gouvernement suédois s'intéresse au sort des Lapons et leur facilite de plus en plus la construction de maisons, fournissant les matériaux et avançant l'argent nécessaire. Une espèce de génie rural fonctionne depuis plusieurs années en Suède du Nord. Les lignes téléphoniques tendent leurs fils au-dessus des branches des bouleaux et la radio relie souvent la peuplade au monde extérieur. Je me souviens d'un Lapon qui, écoutant un air de jazz-hot, se mit à lever les yeux au ciel. Assurément, il pensait que c'était là musique de sauvages et ne trouvait pas le concert à son goût.

Des instituteurs suédois suivent les migrations et instruisent les enfants. Le spectacle d'une école de petits Lapons nomades, l'été, quand les gosses, assis dans les myrtilles, s'appliquent à déchiffrer l'alphabet dans de gros livres posés sur leurs genoux, est des plus pittoresques.

Quand nous avons quitté Vuoskojarvi, nous étions amis avec les habitants et nous avions appris à apprécier ces Lapons de vieille souche, à aimer ces vieillards tordus comme des branches d'arbres morts, et ces gens au regard malicieux qui ne rêvent que lassos et troupeaux de rennes.

Dans le train qui nous emmenait vers la Norvège, nous songions à ce peuple et à son destin. La civilisation lui a apporté des médicaments, des machines à coudre, des téléphones et du bœuf en conserve... et aussi l'alcool et la cupidité. Le gouvernement suédois aura beau faire pour se pencher sur son sort, il sera un jour ou l'autre repoussé vers le fond de la toundra. Parmi les Lapons, les uns y mourront en pensant au bon vieux temps, et les autres deviendront épiciers à Kiruna.

La Laponie, écrasée sous un ciel fantastique, semble toujours dormir d'un éternel sommeil.

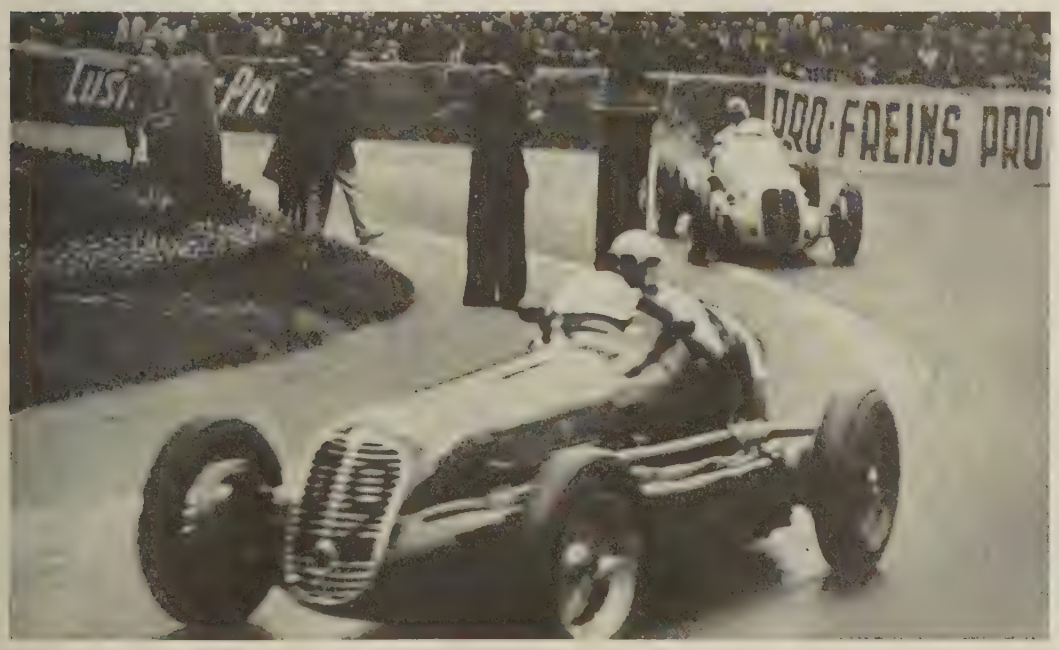
RUGBY

L'équipe de France de rugby a terminé en beauté la grande saison internationale : après avoir vaincu les Gallois à Swansea, elle a remporté à Colombes, le lundi de Pâques, une brillante victoire sur le Quinze d'Angleterre. Le score de 15 points (3 essais de Pomathios, Soro et Prat, 1 but d'Alvarez et un drop-goal de Bergougnan) à zéro indique suffisamment la supériorité de nos joueurs. Comme d'habitude cette année, notre ligne d'avants fit une grande partie et « étouffa » les tenants de la Rose. Si nos huit hommes sont à féliciter en bloc, il convient de décerner une mention spéciale à Soro, ainsi qu'aux troisièmes lignes Prat, Basquet et Matheu, aussi précieux en attaque qu'en défense.

En lignes arrière, Bergougnan se montra très précis et très rapide dans ses ouvertures et donna de nombreuses occasions d'attaquer à ses trois-quarts, parmi lesquels Dizabo confirma sa grande classe. A l'arrière, Alvarez fut impeccable. Après ce dernier match, les Tricolores prennent la deuxième place du tournoi des Cinq Nations, remporté par l'Irlande. Ils sont suivis, dans l'ordre, par l'Ecosse, le Pays de Galles et l'Angleterre.

UNE OUVERTURE DE SYKES. DE GAUCHE A DROITE, CARON, MARTIN, MATHEU, BERGOUGNAN, L'ARBITRE M. TREVOR JONES, SORO, PRAT ET BASQUET.

LE TROIS-QUART AILE FRANÇAIS SIMAN SUR LE POINT D'ÊTRE PLAQUÉ PAR SON ADVERSAIRE DIRECT, QUI N'EST AUTRE QUE LE SPRINTER ANGLAIS HOLMÈS.



LE COUREUR ITALIEN PAGANI, VAINQUEUR DU GRAND PRIX, PASSE DANS UN VIRAGE DEVANT SOMMER.

GRAND PRIX DE PAU

APRÈS une course fertile en coups de théâtre, l'Italien Nello Pagani remporte la première grande épreuve automobile de l'année, couvrant, sur sa Maserati, 110 tours, soit 304 km. 590, en 3 h. 33' 30". Derrière lui se classent Giraud-Cabantous, Charles Pozzi, Louis Rosier, Jean-Pierre Wimille et Emmanuel de Graffenried.

Tour à tour, Wimille, Giraud-Cabantous, Chiron et Sommer, après avoir fait figure de vainqueurs, sont arrêtés ou ont été retardés par des ennuis mécaniques.

Les voitures françaises, dont la préparation n'avait pu être suffisante, montrèrent néanmoins de remarquables qualités de rapidité, de maniabilité et et aussi de sécurité.

Phot I. N. P.

UN COUP DE CHAPEAU CÉLÈBRE ENTRE TOUS, A LA FOIS COURTOIS, BIEN FRANÇAIS : CELUI DU PRÉSIDENT FALLIÈRES

UNE VILLE ET QUELQUES VILLAGES COIFFENT LA FRANCE ENTIÈRE

UN GRAND REPORTAGE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL RENÉ BRANELLEC

On croyait la chapellerie sur son déclin. Un certain snobisme, la recherche de la silhouette sportive, la diminution du pouvoir d'achat, une habitude et la somme, enfin, de ces causes ténues qui font une mode l'ont effectivement menacée. Mais la crise semble conjurée. Espéraza, avec ses dix millions de chapeaux par an, travaille aujourd'hui à 120 % de son activité d'avant guerre ; Chazelles, Nogent-le-Rotrou, Bourg-de-Péage, ces seigneurs du chapeau de luxe, attendent, sans trouble, la fin d'une désaffection qui tend à disparaître. De leur côté, Nay, Oloron, Pau règnent sur le béret basque, qui garde solidement ses positions ; Marseille, avec treize usines spécialisées, contrôle le casque colonial ; Saint-Symphorien-sur-Coise, Caussade et Septfonds ne perdent pas l'espoir d'un retour au chapeau de paille — où est le canotier d'antan ? — à l'exemple de l'Amérique, qui en fait une ample consommation, mariant le goût du sport et de la tenue vestimentaire.

Aix-en-Provence, Vienne et Roubaix, benjamin de la chapellerie, se bornent à l'industrie du produit demi-fini — la cloche — que traiteront des transformateurs parisiens, lyonnais ou marseillais.

UNE MONTAGNE DE CHAPEAUX DE PAILLE PRÊTS A ÊTRE EXPÉDIÉS.

CONCEPTION D'UN CHAPEAU

Ce tour de la France chapelière, que j'ai accompli dans ses lignes essentielles, réserve plus d'une surprise. Celle que procure au profane la naissance d'un accessoire familier du vêtement, dont il aperçoit soudain toutes les particularités et la diversité, n'est pas la moindre. Son évolution, par le jeu de nécessités et de vogues successives, par l'introduction de techniques nouvelles, les multiples problèmes économiques et sociaux qui s'y rattachent humanisent en quelque sorte un objet banal et lui donnent ce caractère singulier des « gros plans » photographiques qui accaparent notre attention et nous contraignent à regarder une chose, à en découvrir un aspect choisi, et non plus à la voir distraitement. C'est, au fond, le même effet d'éclairage violent que provoque cette entité fantasque et charmante, la mode, qui fait paraître ridicule telle ou telle forme ancienne confrontée avec le « ton » du moment.

Les fabricants s'en préoccupent fort. Les plus importants ont leurs dessinateurs et leurs « formiers », habiles ouvriers qui, avec les coiffeurs, nous font une tête inédite. On connaît leur travail au résultat. On se soucie peu de sa préparation, qui n'est cependant pas sans intérêt.

Car les nouveaux modèles sont longuement étudiés avant d'être proposés aux acheteurs et reproduits en série. Souvent, cette patiente et minutieuse recherche du goût nouveau, qui a beaucoup moins de gratuité qu'on ne croit communément, est le fait de grandes marques qui, ne fabriquant pas elles-mêmes, font exécuter un modèle créé par leurs soins, et dont elles auront l'exclusivité. Par ce biais, Paris, sans faire un seul chapeau, impose pour une bonne part son goût.

L'ÉVOLUTION DE LA CHAPELLERIE

A la phase de la conception succède la fabrication. Celle-ci utilise diverses matières premières : laines et « blousses » (déchets de peignages) d'Australie et du Cap pour les chapeaux de vente courante ; tresses d'Italie, de Chine ou du Japon pour les chapeaux de paille ; poils de lapin, de lièvre, de castor pour les chapeaux de luxe. Quels qu'ils soient, ces matériaux seront traités suivant le stade de la fabrication, à l'eau bouillante d'abord, puis à la vapeur. Chaque corps de métier avait jadis, comme l'on sait, son emblème, qui le symbolisait. Celui des chapeliers était un fourneau allumé. Les usines modernes, avec leur centrale d'énergie et leurs grands halls vitrés, ne ressemblent guère aux fabriques fuligineuses d'antan. Mais, si elles ont perfectionné les méthodes, les principes sont demeurés.

Ceux-ci viennent de loin. Exactement, de Palestine et de Silésie. A part les usines de Nogent-le-Rotrou et de Bourg-de-Péage, toute l'industrie chapelière française est concentrée dans deux villages près de Lyon : à Chazelles, dont la population entière travaille dans les quelque quinze fabriques de chapeaux de luxe, et, non loin de Carcassonne, à Espéraza, le plus gros centre mondial de chapellerie.

Or, Chazelles doit sa vocation à quelques chevaliers qui, retour de croisade, y implantèrent les procédés appliqués en Terre Sainte par les artisans locaux. Une main-d'œuvre spécialisée se forma petit à petit. L'émulation, l'esprit inventif, l'amour du métier firent le reste : la fortune du pays.

Est-elle ébranlée par la crise des va-nu-tête ? Il ne le paraît guère. L'année 1936, avec ses remous sociaux qui secouèrent la France entière, novembre 1947, avec ses mots d'ordre impératifs, laissèrent à Chazelles sa calme assiduité au travail. Il n'y eut pas un jour de grève et aucune occupation d'usine.

Ce fut la guerre de Sept ans et un autre exil qui peuplèrent la haute vallée de l'Aude d'artisans chapeliers. Des soldats, originaires du petit village de Bugarach, furent faits prisonniers par les Prussiens. Conduits en Silésie, ils y apprirent les secrets de fabrication des chapeaux et les rapportèrent chez eux.

Par la suite, lorsque fut construite la ligne Carcassonne-Quillan, leurs successeurs s'établirent dans les villages desservis par le chemin de fer, qui leur permettait d'écouler plus aisément leur production. Les petits ateliers de Quillan, de Couiza, de Chalabre et surtout d'Espéraza se développèrent ainsi rapidement.

Ils ont maintenant fait place à quinze usines, dont la production totale,

TABLE OU S'EXÉCUTE LE FOULAGE A LA MAIN. CETTE OPÉRATION, QUI DONNE AU FEUTRE TOUTE SA CONSISTANCE, SE FAIT AUSSI MÉCANIQUEMENT. LE FEUTRE EST ÉTIRÉ ET PREND PEU A PEU SA FORME DE CHAPEAU.

APPRÊTAGE ET PRÉPARATION DES BORDS EN VUE DU DRESSAGE DÉFINITIF.

dépassant celle de Monza, en Italie, les met en tête des autres centres mondiaux. Fait digne de remarque : encore, tout comme à Chazelles, 1936 et 1947 ne donnèrent prétexte à aucune interruption du travail.

LA FABRICATION MODERNE

Jusqu'au début de notre siècle, la chapellerie conserva une forme artisanale. Le passage au stade industriel n'alla pas sans heurts. Les patrons les plus audacieux ayant décidé l'achat de machines, les ouvriers s'émurent, appréhendant le chômage. La seule grève que connut Espéraza remonte à cette époque. Elle dura sept mois et fut très dure. Tout rentra finalement dans l'ordre et, depuis, la chapellerie de laine comme la chapellerie de luxe n'ont cessé de s'industrialiser... et la main-d'œuvre de croître. Car, si le machinisme a permis d'augmenter considérablement la production, il a, en revanche, été impuissant à supprimer l'intervention d'ouvriers habiles. Les manipulations, grâce auxquelles un mélange judicieux de poils ou de laines de diverses qualités devient petit à petit un couvre-chef dernier cri, sont nombreuses. Entre le bastissage, opération initiale, qui, comme son nom l'indique, fournit le « bâti », combien léger et fragile, et la garniture du chapeau fini s'intercalent une trentaine d'actes professionnels requérant une surveillance attentive et une virtuosité qui ne s'acquiert qu'au bout de plusieurs années. Semoussage, caillotage, foulage se répètent sous des formes diverses pour augmenter la solidité du feutre que l'on éjarre et ponce plusieurs fois afin de laisser subsister seulement la matière noble. Puis, c'est la teinture, le formage, le dressage, la finition des bords, qui étirent la cloche et lui donnent petit à petit l'aspect d'un chapeau.

Mais ces phases essentielles de la fabrication s'accompagnent, dans les usines soucieuses avant tout de qualité, de traitements propres à chacune,

LE CÔNE EST SOUMIS AUX OPÉRATIONS DE PONÇAGE, ABATAGE, FOULAGE.

UNE SEULE USINE FRANÇAISE TISSE ELLE-MÊME SES GALONS ET SES COIFFES.

APRÈS LE FEUTRAGE, LES CÔNES SONT PLONGÉS DANS UN BAIN DE TEINTURE.

LA GARNITURE EST LA DERNIÈRE OPÉRATION AVANT LE STOCKAGE.

qui constituent ses secrets de fabrication et caractérisent sa production. La plupart des grandes entreprises possèdent leurs ateliers de garniture, de dorure, de lithographie, de mécanique, de menuiserie. L'une d'entre elles tisse même ses rubans et ses doublures de soie ou de rayonne.

LE COTÉ SOCIAL

Cette industrialisation de la chapellerie est demeurée dans des limites telles que jamais les contacts personnels n'ont été abandonnés entre patrons et ouvriers. Cela tient sans doute, en partie, à la relative modestie des usines, dont l'effectif moyen varie entre 300 et 400 ouvriers, en partie aussi au fait que le propriétaire est très généralement connu comme le fils ou le petit-fils du créateur, lequel était issu d'une famille du pays. Au surplus, la main-d'œuvre ne se déplace guère. Beaucoup de travailleurs ont leur maison, leur jardin, leur bout de vignoble, réalisant ainsi un type assez particulier d'ouvriers-agriculteurs. Plusieurs membres de la famille sont employés à l'usine, et leurs salaires cumulés atteignent 40.000 à 50.000 francs par mois.

« Donnez aux Français la possibilité d'épargner, me disait un industriel, vous supprimerez du même coup la question sociale. »

La conclusion est peut-être hâtive. L'exemple actuel lui est toutefois favorable. Si les conflits sociaux ont épargné la chapellerie, c'est que la confiance s'est maintenue entre les industriels et leur main-d'œuvre et que celle-ci a un sort matériel satisfaisant. Les comités d'entreprise fonctionnent sans heurt, progressant sagement dans l'application d'un programme de réformes et d'améliorations bien étudié, tant dans le domaine du logement que dans celui de l'hygiène.

LES PERSPECTIVES

Avec ses quelque quinze mille ouvriers ou artisans, ses 3 milliards de chiffre d'affaires annuel, la chapellerie constitue une branche importante de la production nationale. Une industrie essentiellement française : une ville et quelques villages coiffent non seulement la France entière et les territoires d'outre-mer, mais maints clients étrangers : Anglais, Belges, Hollandais, Suisses, Polonais, Espagnols, Américains du Nord et du Sud, Egyptiens, Iraniens, Indiens, Turcs, etc.

Quelles sont les perspectives pour cette industrie ?

J'ai posé cette question à la plupart des fabricants. Ceux-ci considèrent dans l'ensemble que les exportations, aussi importantes qu'elles soient, ne constituent qu'un débouché accessoire, limité par la concurrence étrangère (de nombreux pays qui ne possédaient pas d'industrie chapelière, tels que le Danemark, le Portugal, l'Espagne, la Suisse, le Brésil, l'Argentine, la Pologne, l'Irlande, s'équipent actuellement) et par une politique générale d'accords commerciaux ne permettant pas de développer ce débouché, à l'inverse d'autres pays. Pour citer un exemple concret, l'Italie a considérablement renforcé sa position en Hollande en admettant la possibilité des compensations privées, c'est-à-dire, au fond, d'accords de troc, sans versement de devises. Si la France avait adopté la même position, les exportations en Hollande, au lieu de 17 millions en 1947, eussent atteint 500 millions au moins, car la qualité de la production française et même son prix peuvent supporter la comparaison avec ceux de tout autre pays. Il est vraisemblable que le refus des compensations privées se justifie par des considérations de valeur. En tout cas, les industriels intéressés sont décidés à porter leur effort sur le marché national.

« Nous couvrirons votre pays de chapeaux, disait-on autrefois belliqueusement en s'adressant à un méchant voisin, les chapeaux coiffant une vague déferlante de soldats... »

Nos villages n'ont pas d'ambition guerrière. Leur population est pacifique et le tricorne a été remplacé par le casque, moins perméable aux projectiles rapides. Mais le chapeau moderne, léger et souple, reste une arme efficace contre la pluie et le soleil. Et chacun, dans les usines de la haute vallée de l'Aude comme dans celles de Nogent, de Chazelles et de Bourg-de-Péage, y travaille avec cet amour du métier et cette habileté qui restent les traits essentiels de la production française.

Reportage photographique *France-Illustration* (Alexandra).

Les calottes du même modèle que celles portées par Clemenceau sont appelées « Tigres » en souvenir du surnom donné au grand Français.

12, RUE CORTOT, L'ATELIER D'ANDRÉ UTTER ET DE SUZANNE VALADON.

UN PRINCE CONSORT DE LA PEINTURE

ANDRÉ UTTER

PAR AGNÈS HUMBERT

ANDRÉ UTTER, CRAYON DE SUZANNE VALADON (1909).

ENCORE un témoin de la vie du vrai Montmartre qui vient de disparaître ! Le peintre André Utter, mort tout dernièrement, a fait partie de ce Montmartre de la « belle époque » d'avant la guerre de 1914-1918 et puis de celle « d'entre les deux guerres », où le Montmartre des artistes a jeté ses derniers feux.

On peut dire qu'André Utter était une manière de prince consort de la peinture et qu'il a su tenir ce rôle délicat, difficile, avec amour, intelligence et talent. Utter était indéniablement un artiste de talent, mais le fait d'être le mari de Suzanne Valadon (un des plus grands peintres de l'Ecole française contemporaine) et le beau-père de Maurice Utrillo, entré vivant dans la légende, le conduisit, dès le début de sa carrière, à mettre son talent en veilleuse. Il s'est volontairement effacé devant le génie de sa femme et celui de son beau-fils. Ses expositions étaient rares, sa participation aux Salons, modeste, et, dans le célèbre atelier, 12, rue Cortot, Utter montrait plus volontiers les toiles de Suzanne que les siennes.

Jeune, il travaille auprès de Suzanne Valadon déjà mûre et en pleine possession de son art âpre, franc et violent comme elle-même. Il peint avec Valadon et lui sert aussi volontiers de modèle. Dès 1909, celle-ci dessine d'après lui et peint aussi de grandes compositions conservées au Musée national d'Art moderne : *Adam et Eve* (1909) et *Lanceurs de filet* (1914), où les nus d'homme ont tous été posés par son mari. C'est en 1910 qu'André Utter peint l'émouvant portrait de son beau-fils, Maurice Utrillo (Musée d'Art moderne) : un Utrillo hirsute, aux yeux hagards après une de ces terribles nuits de beuverie et de rixe dont il se consolait, le lendemain, en peignant quelque triste masure aux murs lézardés d'un blanc crayeux dont il avait le secret... Dans ce portrait, exécuté en quelques instants, Utter s'est exprimé en se servant seulement de noir, de blanc et d'ocre. Cette limitation volontaire rend l'effigie d'autant plus saisissante.

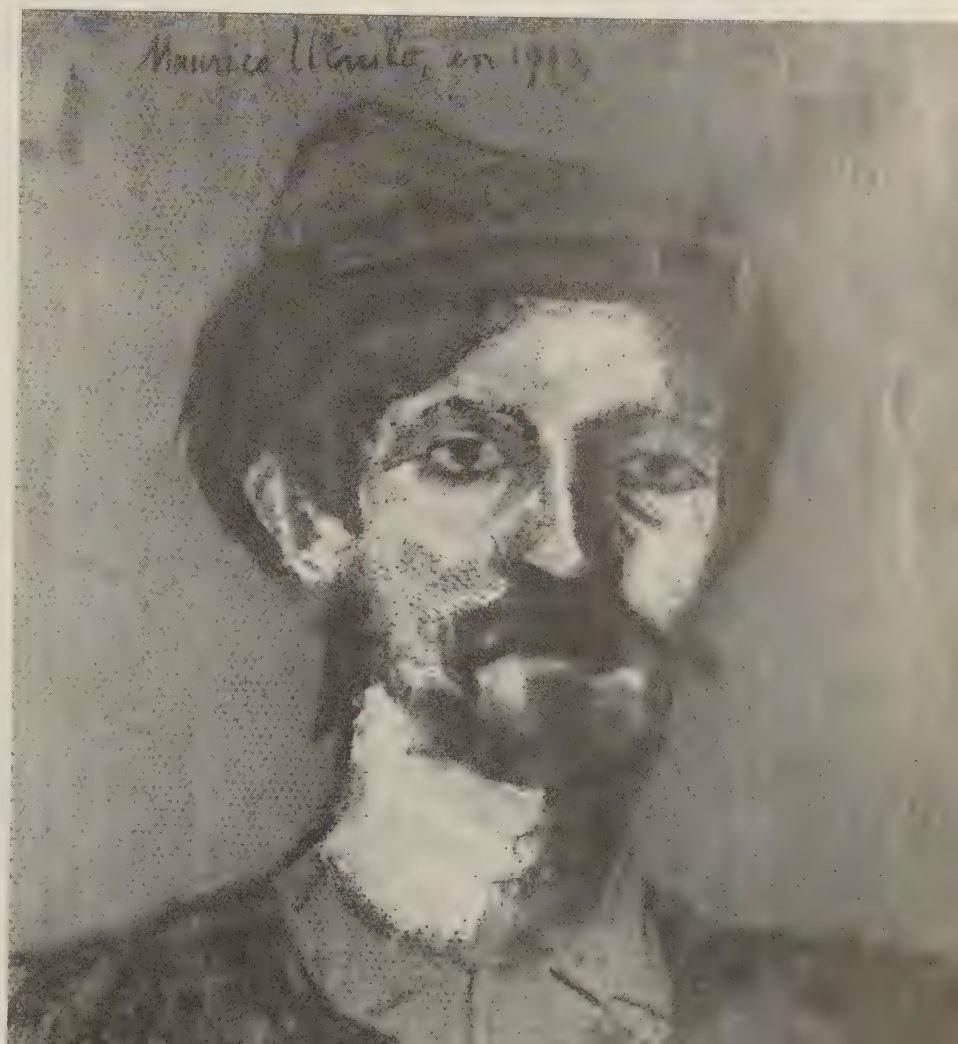
Cependant, il faut se garder de juger le talent d'Utter d'après cette toile tragique et exceptionnelle. André Utter aimait la vie, la joie et la bonne chère. Sa peinture grasse, franche, à la technique large, où dominaient les tons hardis, était celle qu'on pouvait attendre de ce gai compagnon, connu de tous les bistros de Montmartre, où il aimait rencontrer autrefois Juan Gris, Marcoussis, Georges Braque, Picasso, Pascin et bien d'autres : des écrivains comme Guillaume Apollinaire, Max Jacob, Francis Carco, Mac Orlan, Gustave Coquiot...

André Utter laisse une œuvre à son image : franche et fruste, et le souvenir, déjà un peu effacé, hélas ! d'un Montmartre heureux où la peinture et la littérature s'exerçaient librement, laborieusement et joyeusement.

Photographies *France-Illustration* et Marc Vaux.

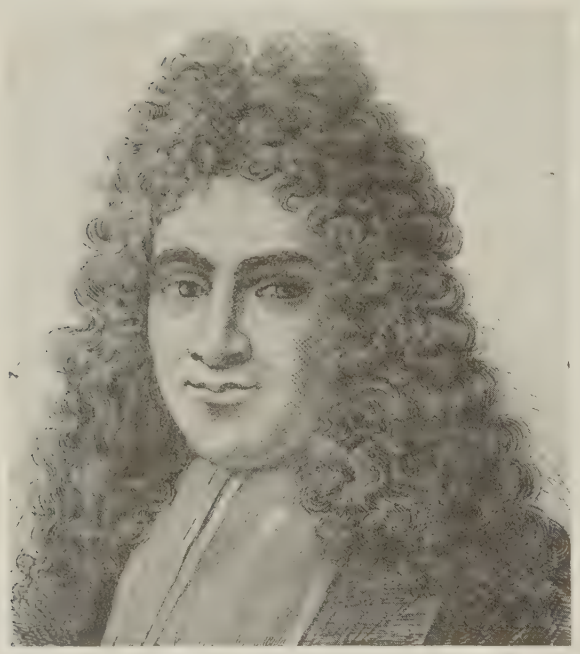
ANDRÉ UTTER A POSÉ POUR LE TABLEAU DE SUZANNE VALADON : « ADAM ET EVE »

EN 1910, ANDRÉ UTTER PEIGNIT CE PORTRAIT DE SON BEAU-FILS, MAURICE UTRILLO



LITTÉRATURE
PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

LA VIE PEU EXEMPLAIRE DE DANIEL DEFOE



DANIEL DEFOE.

DANIEL DEFOE mériterait d'être le patron des journalistes : ainsi parle la notice qui nous présente le livre de M. Denis Marion sur l'auteur de *Robinson Crusoé* et son œuvre *Daniel Defoe* (un vol., chez Fayard). Je doute cependant que l'honorable corporation des journalistes veuille accepter ce patronage quand l'ouvrage de M. Marion lui aura appris à mieux connaître la vie d'un des plus célèbres romanciers de la littérature universelle. Un habitué des fonds secrets n'est généralement pas considéré comme un très digne confrère dans le monde de la presse. La qualité, si l'on peut dire, d'agent provocateur et d'agent double n'ajoute probablement rien à sa respectabilité. Faut-il dire encore qu'avant d'user de ces moyens de vivre Daniel Defoe avait tâté du négoce, en y déployant une virtuosité qui le conduisit à une faillite dont on ne saurait dire si elle fut expressément frauduleuse. Au demeurant le meilleur fils du monde, comme dit l'autre. Si bon chrétien, en sa qualité de baptiste de famille pieuse, qu'il faillit devenir pasteur dans sa jeunesse. Il tourna autrement. Mal, à considérer certains chapitres de sa biographie. Fort bien, pour le trésor dont il a doté la littérature romanesque.

Daniel Defoe a dit un jour : « La grande affaire dans la vie est de gagner de l'argent. » Il s'y employa de son mieux, mais ne sut pas toujours garder celui qu'il avait. Quand, à vingt-trois ans, il épousa une fille qui lui apportait 3.700 livres de dot, cette somme représentait, nous dit M. Marion, près de 8 millions de notre monnaie. Joli fonds de roulement pour le commerçant qu'il voulait être. Mais le gagne-petit n'était pas son affaire. D'audacieuses spéculations pouvaient seules satisfaire l'exigence de son appétit. Elles engloutirent plus d'argent qu'elles n'en rapportèrent. Pour « se refaire », Defoe redoubla de témérité. Il y eut l'affaire des civettes.

Jean Prévost, en contant cette histoire, disait que ces petits animaux, à cause de leur parfum, sans doute, jouèrent un peu le même rôle dans le commerce de ce temps-là qu'ont joué naguère chez nous les renards argentés. « Aux profits de cet élevage, écrivait-il, Daniel Defoe chercha à ajouter ceux de la carambouille : il confia à sa belle-mère, pour les élever, des civettes qu'il n'avait pas payées. Dans ses affaires avec tel ou tel, il est quelquefois difficile de voir qui est le voleur et qui est le volé, mais il est assez probable que personne n'est honnête. » La belle-mère, escroquée, dut rembourser le prix des civettes. Quant au gendre, non content d'avoir dévoré les 3.700 livres de la dot, il s'était endetté de 17.000 autres.

Il n'était pas fait pour les affaires. Le journalisme politique devait mieux lui réussir. Daniel Defoe allait mettre sa plume au service des meilleures causes. Et comment juger mieux de la valeur d'une cause si ce n'est d'après le prix que décident d'y mettre ceux qui la soutiennent ? Ainsi pensa Defoe, qui, jusqu'alors, s'était appelé Foe tout simplement. Le nom importait peu quant aux travaux de l'écrivain : on ne peut dire que Foe ou Defoe ait jamais vendu sa signature, puisqu'il ne signait pas les libelles dont le gouvernement de Sa Majesté reconnaissait en sous-main l'utilité publique. Conscient d'être un bon serviteur de la nation, il ne put se refuser l'honneur de porter désormais la grande perruque et l'épée au côté. Il s'attribua même des armoiries, avec une devise latine qui attestait le souci d'une gloire désintéressée.

Comment un homme si bien en cour en vint-il à tomber sous le coup d'un mandat d'arrêt ? Un nouveau libelle en fut la cause. Il avait trait à la politique religieuse. M. Denis Marion nous explique cette ténébreuse affaire, où le baptiste Defoe déchaîna contre lui la colère des anglicans. Il fut condamné non seulement à la prison, mais au pilori. C'est alors que son génie publicitaire eut une de ses plus belles inventions : il écrivit en toute hâte un *Hymne au Pilori* et s'entendit avec un libraire pour que la brochure, imprimée non moins vite, fût vendue au pied de l'échafaud le jour où il y serait exposé. Le succès dépassa toute attente. Daniel Defoe était déjà célèbre. Sa condamnation avait soulevé en sa faveur les dissidents de l'anglicanisme. Le jour où il monta au pilori, ce fut pour y être acclamé. On jetait des fleurs sur l'échafaud. Les hommes trinquaient à sa santé, les femmes priaient pour sa délivrance. De vieux prêtres presbytériens le bénissaient, tandis qu'on se battait pour acheter l'*Hymne au Pilori.*

Un gouvernement avisé ne pouvait ni négliger, ni mépriser, encore moins s'aliéner, un homme comme celui-là. Daniel Defoe rentra dans les bonnes grâces ministérielles. On savait de quoi il était capable, et il se vit confier des missions délicates d'indicateur. Circulant dans tous les milieux, il ne vit nulle objection à vendre sa prose à tous ceux qui en avaient envie. Les articles de journaux, répétons-le, n'étaient pas signés à cette époque. Les tories ignoraient que les meilleurs articles whigs étaient de la même encre que les non moins bons dont ils remplissaient leurs gazettes. Et les whigs n'avaient pas plus de soupçons. Quant à Defoe, il savait si bien changer de ton qu'il lui arrivait de polémiquer avec lui-même.

Nous ne saurions toutefois, en quelques lignes, suivre tous les épisodes d'une carrière aussi fournie. Précurseur de bien des choses, Defoe est notamment le premier qui ait lancé un journal d'échos comparable à nos hebdomadaires. Pour le reste, M. Denis Marion nous rappelle qu'il fut tour à tour mercier, pamphlétaire, agent du fisc, contrôleur de loteries, briquetier, conseiller secret du roi, journaliste, indicateur de police, et, après deux banqueroutes et trois emprisonnements, inventa à soixante ans une forme originale d'escroquerie : le roman moderne.

C'est M. Marion qui parle ainsi. En quoi donc consiste l'escroquerie ? A faire croire au lecteur quelque chose d'imaginaire, et à lui faire acheter une fiction pour une histoire vraie. Le lecteur est devenu si complaisant à l'opération que, de nos jours, il achète d'autant plus la fiction qu'on lui en garantit l'irréalité. C'est pourquoi les libraires, pour vendre les livres sérieux, prennent soin de nous dire qu'ils se lisent « comme un roman ». On n'en était sans doute pas là vers 1720, puisque Daniel Defoe en écrivant *Robinson Crusoé* mit tout son effort à faire passer son invention pour une aventure arrivée à un véritable naufragé. A cinquante-huit ans, c'était de sa part une nouvelle idée de spéculation. Elle réussit. Il en renouvela l'exécution. Sans rappeler tous les romans qu'elle a produits, disons qu'elle nous a valu, avec *Moll Flanders,* au moins deux chefs-d'œuvre incontestés.

Daniel Defoe, dans ses pires déboires, avait toujours eu confiance qu'il se tirerait d'affaire. Notre baptiste avait en la Providence une foi que rien ne pouvait abattre. Il y eut quelque mérite, car, au terme de la vie d'aventures que nous avons esquissée, à plus de soixante-dix ans il lui fallait encore se cacher et vivre en meublé pour dépister des créanciers. C'est dans ces conditions qu'il mourut. Mais il n'avait pas compté en vain sur la protection divine : après la Bible, *Robinson* est le livre qu'on a le plus lu dans le monde entier.

LE THÉATRE
PAR YVES GANDON

ERREURS DRAMATIQUES

TROIS soirs consécutifs, les critiques sont conviés à juger de nouveaux spectacles ; ces trois mêmes soirs, qui au premier, qui au second entr'acte, plusieurs d'entre eux s'égaillent, disparaissent ; on ne les revoit plus. Franchement, je ne puis leur donner tort. La capacité de digestion du « navet » a des limites au delà desquelles le malheureux critique pourrait craindre de sérieux troubles de santé. Jugez plutôt : au théâtre de la République, M. Pierre Franck prend l'intéressante initiative de faire connaître au public français la *Sapho,* de Franz Grillparzer, lequel n'est rien de moins en Autriche, qu'une sorte de poète national. Malheureusement, il ne se borne pas à représenter fidèlement la pièce ; il l'adapte, c'est-à-dire qu'il la coupe, la réduit, la malaxe, la triture. Sous couleur de dépouiller le drame « d'un romantisme excessif » et de « le rendre plus actuel » (pourquoi ?) il l'apetisse aux dimensions d'une intrigue qui, déjà linéaire dans le texte original, devient avec lui ridiculement sommaire et squelettique. Est-ce là tout ? Hélas ! non. Il confie ce texte, moins expurgé qu'émasculé, à des acteurs qui non seulement ignorent le premier mot de leur métier, mais s'empêtrent dans l'apparence d'arbre qui constitue tout le décor, traversent la scène en courant alors que le rideau vient de se lever, déclament des tirades pathétiques avec une si plaisante conviction qu'au bout de quelques minutes un chacun pouffait dans la salle autant qu'à *Occupe-toi d'Amélie.* Je sais bien que M. Pierre Franck disposait de peu de moyens et que ses intentions étaient les meilleures du monde. Mais est-ce servir un auteur de l'importance de Grillparzer que de massacrer son texte et de le faire jouer par une troupe à peine digne d'un patronage de province ? Passons.

Le lendemain, au théâtre du Vieux-Colombier, un jeune auteur, M. Paul Catzeflis, fait ses débuts avec *la Ville gardée,* pièce en trois actes. Il a trouvé un sujet. De nos jours, des ennemis inconnus ont entièrement détruit une grande ville. Restent neuf survivants, cinq vieillards qui constituent un

gouvernement dérisoire, deux vieilles femmes, un jeune homme, Jean, et une jeune fille, Isabelle. Le conseil décide qu'Isabelle et Jean devront s'unir pour procréer, refaire la race. Jean aime Isabelle, celle-ci accepte sa grande mission. Mais Jean veut être aimé; un personnage irréel, que le programme appelle le sophiste et que le jeune homme est seul à voir, s'attache à le dégoûter et y réussit trop bien. Jean tue Isabelle et se suicide.

Que cette histoire, avec ses ambitieux dessous philosophiques ne tienne pas debout, vous l'avez déjà compris. L'auteur a cru la corser par des allusions trop transparentes à nos actuelles difficultés politiques et un certain ton emprunté au Jarry d'*Ubu-Roi*; des acteurs inconnus s'efforcent, avec une bonne volonté digne d'un meilleur sort, à nous faire digérer ce brouet, mais l'épreuve est au-dessus de leurs moyens. Il est des pièces que l'on écrit à vingt ans, mais qu'il appartient aux directeurs de laisser dormir dans leurs tiroirs, dans l'intérêt même des auteurs. *La Ville gardée* est de celles-là, supposé que M. Catzeflis ait vingt ans, ce qui lui permettrait de ne pas désespérer.

M. Claude Vermorel, lui, n'a plus vingt ans, et *Thermidor,* que vient de monter le théâtre Pigalle, est sa quatrième pièce, compte tenu d'un *Attila* donné à la radio. Ce qui étonne le plus chez cet auteur, qu'on pourrait presque dire chevronné, et dont la *Jeanne avec nous* a justement obtenu mieux qu'un succès d'estime, c'est son extraordinaire inexpérience des nécessités dramatiques. Sa *Messaline,* l'an dernier, au même théâtre Pigalle, avait, si l'on me passe l'expression, saoulé d'ennui par ses longueurs insipides et ses redondances les spectateurs les plus férus d'antiquaillerie. C'est à la Révolution française, et proprement à la chute de Robespierre, que s'est attaqué, cette fois, M. Vermorel. Mais sa leçon d'histoire ne nous convainc pas plus aujourd'hui qu'hier. Car c'est bien une leçon d'histoire qu'il a entendu nous administrer de nouveau, et quoiqu'il s'en défende. Une leçon d'histoire et une mauvaise leçon, puisqu'elle ne saurait satisfaire ni ceux qui connaissent, pour les avoir étudiées sur pièces, les tragiques journées de juillet 1794, ni ceux qui n'en possèdent qu'une information puisée aux manuels scolaires. Pour satisfaire les premiers, M. Vermorel aurait dû, en effet, respecter la simple vérité historique, c'est-à-dire placer dans son action, à côté de Robespierre et de Lebas, de Saint-Just et d'Hanriot, leurs séides Robespierre jeune et Couthon, sans oublier le gendarme tyrannicide, que nous ne voyons paraître à aucun moment. Pour contenter les seconds et, d'une façon plus générale, les simples amateurs de théâtre, il lui aurait fallu brosser une fresque haute en couleur, soutenue par une solide trame anecdotique, propre à nourrir le drame collectif de l'indispensable appoint des catastrophes individuelles. Victorien Sardou l'avait bien compris lorsqu'en 1891 il faisait, lui aussi — lui le premier — représenter un *Thermidor* à la Comédie-Française. Son personnage principal était non pas Robespierre ou Fouché, mais le comédien Labussière, et la pièce, interdite après deux séances pour raisons politiques (les vieux radicaux du temps ne badinaient pas avec les principes, et Clemenceau prononçait à la tribune de la Chambre sa fameuse phrase : « La Révolution française est un bloc »), la pièce, dis-je, fut reprise avec succès, en 1896, à la Porte-Saint-Martin. Il n'y a pas à craindre que l'ouvrage de M. Vermorel soit interrompu dans sa carrière pour des motifs du même ordre ; l'ennui s'en chargera.

Faut-il parler du langage que M. Vermorel prête à ses personnages ? Assurément, il a étudié avec conscience la littérature révolutionnaire ; il place dans la bouche de Robespierre plusieurs phrases que celui-ci a réellement prononcées. Mais la rhétorique glacée qui fut celle des orateurs du temps et qui les rend aujourd'hui à peu près illisibles a passé dans les conversations qu'il leur fait tenir, et cette pompe détestable n'est guère pour animer son action. Et, s'il nous dit que le caractère politique de sa pièce est de tous les temps et que nous en pouvons faire notre profit, nous lui répondrons que la scène n'est pas une tribune électorale. On lira avec curiosité le *Thermidor* de Vermorel ; on n'en peut dire autant de sa représentation.

Les acteurs commis à cette tâche ardue m'ont donné l'impression générale d'un manque absolu de conviction. Michel Vitold, entre autres, ne m'a jamais paru aussi mal à l'aise. Seul Jean Servais a su composer le Fouché retors et cynique, conforme au magistral portrait qu'en traça naguère Stefan Zweig. M^lle^ Claire Maffei abuse un peu de ses cordes vocales, mais a montré de la spontanéité. La mise en scène de l'auteur est morne et scolaire. Baissons le rideau, et vive Sardou !

Au IV^e^ acte du « Thermidor » de Victorien Sardou créé en 1891, a la Comédie-Française, par Coquelin, G. Beer, Leloir et M^me^ Bartet.

Le même acte du « Thermidor » de Claude Vermorel, créé récemment au théatre Pigalle. Au centre, Claire Maffei et Serge Nadaud.

LA MUSIQUE
PAR ROBERT KEMP

LE CENTENAIRE DE DUPARC

Pour mesurer le pathétique de l'exposition de souvenirs, d'autographes organisée à la Bibliothèque Nationale pour le centenaire de l'auteur de *Phidylé* et de *l'Invitation au voyage,* il ne suffit pas d'aimer sa musique ; il faut connaître un peu le drame de sa longue vie. Ce fut le drame du regret de soi-même; d'une pensée désertée par le génie et que cet abandon laissa près de soixante ans inconsolée, torturée. Beethoven et Fauré ont vieilli sourds. Mais rien n'abattait leur fierté. Beethoven prenait « le destin à la gueule », et écrivait ses plus belles sonates, l'op. 106 et l'op. 111, les derniers quatuors, *la Neuvième* ! Fauré trichait, feignait en souriant d'entendre, et cuisinait les adorables harmonies de son *Trio,* incapable de les goûter lui-même. Henri Duparc avait gardé l'oreille fine ; mais écouter de la musique lui était impossible. Il sanglotait, dans le vieux Mont-de-Marsan où il toléra ses dernières années, quand Planté, Ariel octogénaire du piano, voulait enchanter de ses trilles et baigner d'arpèges d'argent la souffrance de son ami... Car Duparc, auteur d'une quinzaine de mélodies, dont dix sont parmi les plus parfaits chefs-d'œuvre de la musique, a brusquement été privé du don de créer... Lui, qui, dans le groupe des élèves de César Franck, passait pour le grand inventeur de thèmes, courbé sur le papier, ou les doigts trébuchant sur le clavier, poursuivait vainement les idées en fuite, et ne les rattrapait plus. Quand la nuit, il cherchait son crayon et un feuillet pour noter le dessin d'un chant, le dessin s'évanouissait avant qu'il eût tracé la clé... Mal mystérieux, inexplicable chez ce solide descendant des Vikings. Un médecin a écrit une thèse, qui ne conclut pas. Duparc avait monté la garde, dans le siège, à Paris, en 1870. Il fumait beaucoup la pipe, pour se réchauffer. Nous pouvons rêver que, sur les remparts, l'air glacé vibra des chants souples de *la Vie antérieure* ou d'*Elégie,* qui se perfectionnaient le long de la veillée. Est-ce le tabac qui fut coupable ? Le mal s'annonça par de l'agoraphobie, et Duparc connaissait, place de la Concorde, une dalle qu'il ne parvenait pas à franchir... Il se crut guéri, un jour que, distrait, il se trouva, sans savoir comment, de l'autre côté de l'infranchissable rectangle. Il ne l'était pas. Il ne put jamais plus composer. Or, son ami Chausson, pensant le consoler, l'avait amené, en 1894, à publier ses mélodies, écrites déjà depuis vingt ans, et dont Duparc avait oublié la beauté. Ce fut partout un cri d'admiration, de joie. Alors, Duparc connut qu'il n'était pas seulement un riche amateur de musique que l'inspiration avait quitté un peu tôt, mais un des plus délicieux génies de la musique française ; un génie mort. Ses camarades, un à un, d'Indy, Fauré, montaient vers la gloire, construisaient de vastes œuvres. Il a vu apparaître Chabrier, Debussy, Dukas, Pierné, Ravel, Roussel... Il était incapable d'ajouter une page au mince cahier de sa jeunesse...

Il a cherché la guérison en Suisse, aux Pyrénées, dans les Landes. Il a pleuré, prié ; finalement remercié Dieu de son martyre. Auprès de lui, une femme a vécu, la petite Irlandaise qu'il avait épousée pour le bonheur, et qui

a veillé sur lui nuit et jour, dans la tristesse... Je n'ai la place que d'esquisser cette histoire tragique. Elle s'est achevée sur un incendie qui, quelques mois après la mort de Duparc, détruisit sa maison, ses papiers et jusqu'au manuscrit de la *Symphonie en ré mineur* que Franck lui avait offert.

Le pauvre grand Duparc n'en est pas moins immortel. Ses mélodies sont nos compagnes: Il eut, comme Debussy plus tard, l'art des « départs »... Tantôt dans l'accompagnement, tantôt dès que la voix attaque, il y a chez Duparc quelques notes saisissantes... Les deux notes soupirantes qui se cachent sous le réseau d'arpèges de la *Chanson triste* ; la descente d'accords du *Lamento* ; le balancement initial de *l'Invitation* ; les cinq notes graves, fougueuses qui montent de l'épaisseur de *la Vague et la Cloche* ; les accords chauds, moelleux, les accords de midi de *Phidylé*... C'est d'elles que germe toute la mélodie. Elles sont le grain précieux de la plante ; la parcelle de radium d'où rayonnera, d'où viendra nous émouvoir toute l'œuvre. Il a devancé son époque, qui n'était pas aussi concise que lui, et ignorait cette discrétion, cette distinction, cette plénitude. Et j'ajouterai : ce mystère. La mélodie de Duparc est mystérieuse comme les vers de Baudelaire, qu'il aimait, de Mallarmé, son frère inconnu, et de Verlaine. A vingt ans, il composait *la Chanson triste,* dont pas une mesure ne peut vieillir et qui a la mélancolie des beaux instants de Tristan. Il est de la famille des *Parfaits.*

Qui pourrait encore nous parler de lui ? M. Paul Claudel, qui l'a visité, qui a soutenu sa foi. Il devrait bien...

LES DERNIÈRES VACANCES

ODILE VERSOIS ET JEAN VARAS DANS « LES DERNIÈRES VACANCES ».

DANS une propriété indivise, les divers membres d'une famille se réunissent chaque année pour les vacances, à la grande joie des enfants. Juliette, une belle jeune fille de seize ans, et son cousin Jacques mènent la bande enfantine.

Cette année, cependant, les parents ont décidé de vendre la propriété. On devine la réaction des enfants, qui jurent d'empêcher cette vente.

Un jeune architecte, Pierre Gabard, vient expertiser la propriété. Juliette, au nom de tous, lui déclare ouvertement la guerre, et Pierre est aussitôt victime de multiples mésaventures. Cependant, au cours d'une fête d'anniversaire, Juliette ne peut refuser de valser avec lui et s'étonne de se sentir légère et joyeuse dans ses bras.

La jeune fille, qui s'est laissé prendre au charme de Pierre, glisse insensiblement, et sans bien s'en rendre compte, dans le clan des grandes personnes. Jacques sent une violente jalousie d'homme naître en lui, et sa querelle avec Juliette est déjà gonflée de toutes les passions adolescentes.

Jacques voudrait se débarrasser de Pierre. Il lui tend un piège et l'attire dans une vieille tour. Pierre est exact au rendez-vous. Croyant l'enfermer, Augustin, l'un des enfants, donne un tour de clef, met le feu dans la tour et s'enfuit. Or, devant les enfants affolés et les parents accourus, Pierre, qui avait deviné une blague, reparaît, souriant et indemne.

Le soir, Augustin reste introuvable. Seul Jacques sait où le retrouver et part le rejoindre. A l'aube, Pierre et Juliette les découvrent dans la tour, transis et grelottants.

La propriété est vendue. Jacques et Juliette vont se séparer et, comme ils l'ont toujours fait, se serrent dans les bras l'un de l'autre. Leurs lèvres se sont frôlées et, pour la première fois, leur étreinte n'est pas tout à fait pure. Pourtant, un invisible fossé vient de se creuser entre la jeune fille sentimentale et le collégien amoureux.

Maintenant, il faut partir... Et ainsi se terminent leurs dernières vacances.

Tel est le scénario des *Dernières Vacances.* Si je l'ai résumé aussi longuement, contrairement à mon habitude, c'est que Claude Autant-Lara a demandé l'interdiction du film en invoquant que celui-ci constitue un plagiat du *Blé en herbe,* le roman de Colette, qu'il s'apprêtait à porter à l'écran, d'après une adaptation de Jean Aurenche et Pierre Bost.

Les querelles de plagiat avaient été jusqu'ici plus rares au cinéma qu'au théâtre ou en littérature, sans doute parce que le critérium n'était pas le même. On considérait que le film, par le fait même qu'il est une combinaison de multiples éléments : scénario, mise en scène, interprétation, décors, photographies, montage, etc., avait une individualité indépendante de l'un quelconque de ces facteurs. Aussi, pour chacun d'eux, tous les artisans du cinéma copiaient-ils l'un sur l'autre avec une conscience tranquille. Je renonce à compter les films dont le scénario est fidèlement calqué sur celui du premier Western, dont la mise en scène reprend les procédés inventés par les Griffith, Eisenstein, Sjöstrom, etc., dont l'interprétation copie les recettes de Douglas Fairbanks et d'Emil Jannings, et ainsi de suite. A vrai dire, je ne connais qu'un exemple de plagiat à l'écran : il s'agissait d'une bande qui démarquait plan par plan *Idylle aux champs,* de Charlie Chaplin. C'était de la contrefaçon pure et simple : l'acteur principal s'était fait la tête de Charlot et avait revêtu sa défroque, les décors avaient été reconstitués aussi exactement que possible, les seconds rôles et les figurants reproduisaient exactement les gestes et les attitudes du film original. N'oublions pas que, au début du cinématographe, absolument tous les producteurs s'imitaient à qui mieux mieux, sans y voir grand mal. Pendant quelques années, Pathé fit peindre sur les décors de ses films le coq qui constituait sa marque, pour se protéger contre cette pratique. Car les tribunaux ne voyaient évidemment aucune concurrence déloyale dans le fait de tourner pour la dixième ou la centième fois *l'Arroseur arrosé ou l'Affaire Dreyfus,* tandis que la reproduction d'une marque de fabrique déposée tombait sous le coup de la loi. Ces pratiques durèrent aux Etats-Unis jusqu'en 1918, date à laquelle la concentration de la production entre les mains de quelques puissants trusts élimina les aventuriers et les contrebandiers qui, d'une manière parfaitement illégale, avaient créé de toutes pièces le film américain.

A l'heure où j'écris, je ne connais pas le résultat de l'arbitrage qui doit trancher le différend Roger Leenhardt-Claude Autant-Lara. Quelle que soit l'issue de la revendication de ce dernier, le seul fait de l'avoir émise montre le chemin parcouru depuis cinquante ans et l'importance de plus en plus considérable que prend le sujet dans la réalisation d'un film. Car il est évident qu'il existe, rien que dans la littérature française, une bonne centaine de romans qui présentent avec *les Dernières Vacances* autant sinon plus de ressemblance que *le Blé en herbe.* (Je ne veux pas dire par là que le scénario de Roger Leenhardt ne soit pas une œuvre originale, mais simplement qu'il exploite deux thèmes, ceux des amours enfantines et du domaine familial, qui ont été déjà souvent traités). Si une similitude de cet ordre suffit pour interdire la projection d'un film, les producteurs devront renoncer à porter à l'écran n'importe quel scénario qui ne soit pas l'adaptation d'une œuvre préexistante. Et encore feront-ils bien de ne choisir que celles qui ont paru depuis une vingtaine d'années et qui n'ont fait l'objet d'aucune réclamation d'antériorité. Car, si ma mémoire est bonne, quand parut *le Blé en herbe,* la critique fut unanime à rendre hommage au talent exceptionnel de Colette et à saluer dans ce roman une version modernisée de *Daphnis et Chloé.*

PETITES CHRONIQUES

« Mon Elève », par Kikoine.

A TRAVERS LES GALERIES

Kikoine expose à la Galerie Katia Granoff une série de toiles récentes. J'ai pu voir, avant le vernissage, les peintures de l'artiste dans son atelier et m'entretenir avec lui. Ce qui m'a tout d'abord frappé dans ses conceptions artistiques, c'est sa probité en peinture. Kikoine s'est assigné un but, qu'il poursuit depuis quelques dizaines d'années. « Le style, me disait-il, ne s'acquiert que laborieusement ; il convient de travailler sans cesse pour le posséder. Regarder la nature, s'en pénétrer, puis, après avoir travaillé d'après elle comme les impressionnistes, il est bon de revoir sa toile dans l'atelier pour parvenir à ce style dont nous parlons. » Cézanne revenait inlassablement sur une composition, ne la jugeant jamais terminée, jamais au point ; on se souvient que l'artiste, peignant le portrait de Vollard, déclarait, après cent quinze séances : « Je ne suis pas mécontent du devant de la chemise ! »

Kikoine conçoit la peinture de façon identique ; il pourrait faire siennes les paroles de Paul Valéry : « Le spontané, même excellent, même séduisant, ne me semble jamais assez mien. »

La peinture de Kikoine se ressent de ce labeur opiniâtre, de cette lutte corps à corps de l'homme aux prises avec la nature. Qu'il s'agisse de compositions, de portraits, de paysages ou de natures mortes, l'art de Kikoine est un art construit, pensé et senti. Il aime la couleur largement distribuée et possède un sens exact des valeurs ; il travaille en pleine pâte avec une grande liberté d'exécution. Ses rapports de tons sont toujours subtils et harmonieux. Kikoine a su garder une vision pure et une âme sereine : c'est pourquoi il excelle à peindre des portraits d'enfants. Aussi son exposition reste-t-elle une joie pour l'œil et pour l'esprit. C'est un vrai peintre ; n'est-ce pas pour nous le meilleur des compliments ?

Les rapports artistiques entre la France et la Suisse ont toujours été très étroits.

Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant qu'Irène Reymond, originaire des environs de Lausanne, ait été attirée par Paris. Formée dans l'atelier d'André Lhote, elle subit fatalement l'influence de ce maître, dont les doctrines furent une révélation pour de nombreux artistes de notre temps. La construction et l'analyse déterminent pour une large part l'œuvre d'Irène Reymond. Toutefois, sa sensibilité féminine ne peut rester indifférente au charme de la grâce.

Ses paysages du Tessin et de la banlieue parisienne, et ses natures mortes, solidement construites, révèlent des dons incontestables. (Galerie Lucy Krohg.)

Maurice Sérullaz.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE :

Lucien Romier, *l'Ancienne France, des origines à la Révolution* (Hachette, 320 pages). Ce livre posthume reconstitue sur un plan nouveau le processus de l'unité française depuis le moyen âge jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Il met l'accent sur le développement de cette conscience historique, de cet effort collectif et voulu qui ont donné naissance à une des civilisations les plus variées et les plus florissantes du monde. La « continuité nationale » a été favorisée par le caractère même de notre territoire.

L'auteur suit le cheminement de cette unité à travers cette alternance de chutes et de redressements verticaux qui est le prodige de notre histoire. De la misère engendrée par les guerres civiles est venu le besoin d'un pouvoir fort qui assure l'ordre et la paix intérieurs.

Ce pouvoir fut celui des Bourbons, qui donna à la France, avec un prestige incomparable, son unité définitive. Paradoxe étonnant : la monarchie tombera comme l'incarnation des privilèges alors que, depuis un demi-siècle, elle s'évertuait à briser la résistance des privilégiés !

Général A. Guillaume, *Pourquoi l'Armée rouge a vaincu* (Julliard, 258 pages).

Ancien attaché militaire de France à Moscou, l'auteur s'est livré à une étude approfondie de l'organisation de l'Armée rouge et des conceptions stratégiques de son état-major. Il critique le dispositif allemand connu sous le nom de « plan Barbarossa » et suit toutes les étapes des opérations dont le point culminant est la bataille de Stalingrad.

Les « facteurs de la puissance soviétique » sont analysés avec une objectivité scrupuleuse. D'après les sources soviétiques, le général Guillaume évalue à 17 millions de morts (10 millions de civils et 7 millions de militaires) et 3 millions d'irrécupérables les pertes russes.

Le livre est complété par une série d'annexes qui lui confèrent une utilité pratique actuelle : biographie des maréchaux, statistique du matériel, composition des grandes unités, académies militaires et décorations de l'armée soviétique.

PARIS ANECDOTIQUE :

Paul Léon, *Du palais royal au Palais-Bourbon, Souvenirs* (Albin Michel, 304 pages). Trente années au service des Beaux-Arts, sous cinquante ministres différents : c'est toute une époque de la vie parisienne. Et c'est aussi une suggestive évocation des mœurs administratives et politiques, contre lesquelles l'auteur a dû livrer maintes batailles. Directeur des Beaux-Arts de 1919 à 1932, il se vit offrir en échange de son poste la présidence de la Commission du Danube. Rien de changé depuis Hugo, dit philosophiquement M. Paul Léon.

Le budget, admirable poisson
A qui, de toutes parts, on jette l'hameçon...

Il obtint, par la suite, une compensation plus appropriée, sous la forme d'une chaire au Collège de France. Cent anecdotes émaillent cette autobiographie, au sujet des cérémonies dont Paris fut le théâtre, et M. Paul Léon, l'organisateur. Il relate l'histoire de cette Exposition de 1937 qui, prévue pour 300 millions, coûta un milliard, battit tous les records de la lenteur et dut grever son budget pour désarmer les critiques...

Albert Mousset.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire

Parmi les ouvrages de la bibliothèque de tout homme cultivé, l'histoire de France devrait être en excellente place. Hélas ! nous savons par expérience combien les rayons des bibliothèques même sérieuses en sont dégarnis. Il n'y a pourtant pas d'excuse, d'autant plus que depuis une dizaine d'années de fort bons livres ont paru. Un des derniers en date a pour auteur le regretté érudit que fut Lucien Romier ; il s'intitule : *l'Ancienne France, des origines à la Révolution* (Hachette). Nous le recommandons, comme nous conseillons *le Club des jacobins* (Hachette), de Jacques Castelnau, qui nous dépeint avec objectivité la vie de ce club dont Robespierre fut l'âme. Quand « l'Incorruptible » tomba, le Club des jacobins tomba avec lui. L'un et l'autre avaient fait un mal incalculable. Relisons notre histoire pour éviter les fautes du passé.

Avons-nous une âme ? Oui.., mais... Ilsez « De l'Infini au Fini », par M. Wargnier, Éd., 18, rue Jean-Goujon, Paris (8e). Fco 150 fr. et libraires.

Par l'auteur de
SANS ARMES NI ARMURE
ROBERT HENRIQUES
LE
RETOUR
roman
traduit de l'anglais par
DENISE VAN MOPPÈS
Un vol. in-8°, 270 fr.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
VIENT DE PARAITRE

GALERIE
" COULEUR DU TEMPS ", 9, rue Arsène-Houssaye
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE
CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK

Vient de paraître
LES VILLES MARCHANDES
AUX XIVe et XVe SIÈCLES
par
RÉGINE PERNOUD
Dans la Collection
LES GRANDES FORCES HISTORIQUES
sous la direction de
RENÉ GROUSSET
LA TABLE RONDE

Marguerite Moreno dans sa loge.

Mme MARGUERITE MORENO A REÇU LA LÉGION D'HONNEUR

Depuis que la nouvelle a été annoncée par les journaux, la grande artiste trouve chaque soir en arrivant dans sa loge du théâtre de l'A. B. C. un paquet de lettres de félicitations. Des quatre coins du monde, des amis lui écrivent combien ils sont heureux de cette nomination.

Toute sa vie, et surtout au cours de ses voyages à l'étranger, Marguerite Moreno s'est, en effet, efforcée de faire aimer la France. En Argentine, où elle fit des conférences et professa, de 1909 à 1914, au Conservatoire national, elle fit connaître nos poètes et nos littérateurs. Bien qu'elle n'aime guère se souvenir du passé — « lorsqu'on tourne la tête, on a vingt ans de plus », dit-elle — cette époque lui est particulièrement chère. C'était le temps où le rayonnement de la pensée française était plus intense que jamais ; c'était le temps où elle accueillait Clemenceau à Buenos-Aires et où, comme elle le dit elle-même, « lorsqu'un de mes élèves se trompait, il se trompait en français ».

Mme Marguerite Moreno a d'ailleurs conté tous ses souvenirs dans le livre qu'elle fit paraître avant *la Statue de sel* et qu'elle a intitulé *une Française en Argentine*. A chaque page y éclatent son amour pour la France et, aussi, son amitié pour les pays d'Amérique du Sud, où elle a été une si noble ambassadrice des lettres françaises, tout en étant l'incomparable interprète, tant de fois applaudie, du théâtre français.

Marguerite Moreno, par J. Granié.

LES RÉFRIGÉRATEURS ÉLECTRIQUES

Dans la visite qu'il a faite pour nos lecteurs au Salon des Arts ménagers, notre rédacteur a cru que le terme « frigidaire » était un nom commun. Or, il n'en est rien, comme le précise la note suivante, de la Société Frigidaire :

« Frigidaire » est une marque déposée qui est protégée par la législation sur la propriété industrielle et commerciale.

Aux termes de ses dispositions, la propriété de la marque « Frigidaire » appartient exclusivement à la Société Frigidaire.

Ce nom ne peut donc être utilisé, sous aucune condition, pour désigner un réfrigérateur électrique qui ne soit pas de la marque « Frigidaire ».

NICE AU TEMPS DES ÉQUIPAGES

Presque chaque année, on organise au musée Masséna, à Nice, une exposition rétrospective.

Cette année, le thème de l'exposition était : « Nice au temps des équipages. »

M. J. Saqui, directeur et animateur des musées de Nice, le principal organisateur de cette rétrospective, trace dans le catalogue un portrait vivant et coloré de la Nice d'il y a soixante ans et plus.

Décrivant un matin sur la promenade des Anglais, il écrit : « Quel luxe, quelle animation dans ce brouhaha où, dans un bruit de gourmettes et de piaffements de chevaux, l'on se montrait le « coach » de Gordon Bennett, les attelages de la famille d'Essling, le « Four in hand » du baron de Zuylen, les « trotteurs » du prince Lubomirsky ou les petits poneys de Marie Bashkirtseff. »

Il faut féliciter les organisateurs, et en particulier le conservateur du musée Masséna, M. Charles Méreu, du goût avec lequel ils ont sélectionné les œuvres admises à figurer dans cette rétrospective.

C'est bien la physionomie exacte de la Nice de 1880 que nous restitue cet ensemble, au moyen d'aquarelles, de peintures et de dessins, surtout, signés d'un Félix Ziem, d'un Jules Chéret, d'un Ferdinand Bac, d'un Adrien Marie, de tant d'autres maîtres et petits-maîtres pleins de saveur, amoureux du détail, charmants et véridiques.

On peut voir encore dans cette exposition les portraits d'hôtes illustres, souverains et artistes, depuis la reine Victoria, Léopold II, roi des Belges, jusqu'à Alexandre Dumas, Louise Ackermann et Guy de Maupassant.

Il y a là une visite bien amusante dans une Nice que l'on ne reconnaît déjà plus.

PIERRE BOREL.

BIBLIOGRAPHIE

Les courses

Il y a toujours du mérite à parler avec originalité d'un sujet connu. C'est le cas du lieutenant-colonel Eblé, qui, dans son livre *les Courses* (Editions du Grelot d'Or), traite du « turf » avec la verve et la compétence d'un officier de cavalerie. Il se trouve que le grand public attendait cette manière à la fois enjouée et savante d'écrire sur les chevaux de race pure. Il s'était rebuté de la technicité d'ouvrages s'adressant plus aux pratiquants de l'art vétérinaire qu'à lui-même ou de la légèreté de certaines brochures courant à l'anecdote en négligeant le fond de la question.

Rien de tel dans les pages sportives du lieutenant-colonel Eblé. Le monde des courses y est décrit avec précision, les détails, nombreux, ne sont jamais lassants, ils émaillent le texte sans le surcharger. On comprend le rôle des différentes « sociétés », leur passé, leur avenir, l'idée dominante qui a présidé à leur création.

Le cheval de pur sang est expliqué dès sa lointaine origine et l'auteur ne craint pas de remonter à la troisième croisade. La lente sélection progressive, l'art de fixer la race, les efforts des Anglais, bientôt suivis des nôtres, forment une chaîne ininterrompue de travail et de sacrifices.

Les courses, industrie nationale faisant vivre des milliers de gens, procurant des ressources appréciables à l'Etat, devaient être montrées sous leur jour véritable. Leur avenir dans ces jours incertains devait être dévoilé. Le mérite du lieutenant-colonel Eblé est de l'avoir compris et clairement expliqué.

D. TRÉ-HARDY.

L'AVION DE LA QUALITÉ FRANÇAISE

Maggy Rouff, Rochas, Carven, le coiffeur Antonio et quelques autres grands noms du commerce de haut luxe parisien vont ouvrir, d'ici quelques jours, des succursales à Téhéran, afin que la haute couture et le bon goût français soient représentés en Iran. Le 28 mars s'est envolé d'Orly le quadrimoteur d' « Air France » *Qualité française*, qui emmenait les directeurs ou les représentants de ces grandes maisons, ainsi qu'une cargaison de parfums et de modèles. Le départ de cet avion de la qualité française a donné lieu à une petite cérémonie après que l'appareil eut été baptisé par Mme Renée Saint-Cyr et le lieutenant-colonel Vaidy, président de l'Association des anciens combattants de Dunkerque.

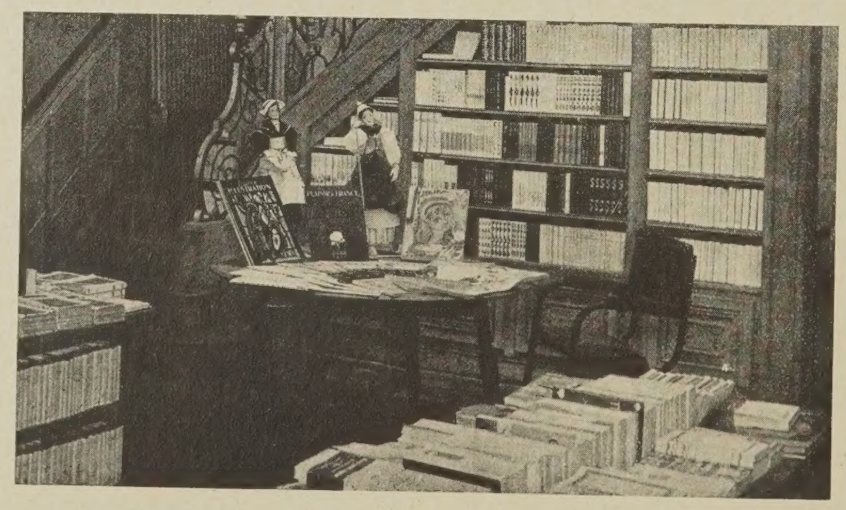
COURRIER MUSICAL

La France vient de commémorer le trentième anniversaire de la mort de Claude Debussy. Avec quelque solennité et, peut-être, un peu trop d'abondance : au Palais de Chaillot, concert symphonique et mélodies (Albert Wolff, Ninon Vallin, Jean Doyen) ; à l'Opéra-Comique, *Pelléas* ; au Théâtre des Champs-Elysées, *les Nocturnes* et *le Martyre*, sous la direction d'Inghelbrecht ; à la Maison de la Pensée française, chant et piano, avec Gérard Souzay et Jacques Février ; à l'Opéra, festival lyrique et symphonique par l'orchestre et les artistes du théâtre ; sur les ondes, la Journée Debussy, organisée par Roland-Manuel et Daniel Lesur ; et, à la maison où mourut le maître, l'apposition d'une plaque. Enumération un peu fastidieuse, certes, mais tout cela s'est déroulé sur plusieurs semaines. Pourtant, que fera-t-on lors du cinquantenaire ? Et pour le centenaire? Mais ne faisons pas l'esprit chagrin. On a voulu honorer le plus grand musicien des temps modernes, et on l'a fait comme il convient. Il est de fait, cependant, que debussystes et « pelléastres » aimaient à rester entre eux ; ils n'ont pas dû éprouver grand plaisir à voir répandre le vase aux parfums, ouvrir tout grand le coffre aux pierreries. Mais ce temps des quelques rares initiés est déjà bien lointain ; les années vont encore plus vite pour les morts que pour les vivants. Et, quand le plus grand poète d'Italie vous a surnommé « Claude de France », quand on a signé « Claude Debussy, musicien français », on appartient à la France, qu'on le veuille ou non.

Celui qui sortait à peine, qui confiait à l'ami curieux de connaître son avis sur l'interprétation de *Pelléas* : « Je fais de la musique lyrique, mais je ne m'en occupe jamais... », celui qui fuyait le monde appartient aujourd'hui au monde. Or, le monde est plein d'importuns et d'indiscrets ; et — comme l'a si bien dit notre ami Clarendon — pour un homme qui aimait le secret, Debussy n'aura pas trop bien été servi. En cette journée Debussy, faite pour atteindre la foule, on a livré bien des secrets, mais ce sont de beaux secrets, et il faut penser à tous ceux qui, peut-être, ne connaissaient jusqu'ici que le nom du magicien.

Il y eut, d'ailleurs, de beaux moments dans cet ensemble de manifestations (*les Nocturnes* et *le Martyre*, par exemple, dont Inghelbrecht — un de nos derniers vrais debussystes — renouvelle le prodige) ; il y eut aussi sur les ondes d'émouvantes minutes : les témoignages de vivants illustres (Stravinski, Hindemith, par delà l'Océan) et ceux d'autres vivants (les familiers du maître, parents, amis, interprètes) qui, de ses goûts, de ses singularités, de sa vie privée, nous ont conté quelques souvenirs, d'un prix inappréciable.

L. MAURICE-AMOUR.



La nouvelle librairie française de Londres, installée 127, Regent Street et inaugurée par M. Georges Bidault, connaît un succès considérable. Dans un cadre élégant, les Londoniens y trouvent les derniers ouvrages et les dernières publications françaises.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

La responsabilité médicale et chirurgicale

Une récente information de presse nous a fait connaître qu'un chirurgien japonais aurait découvert un procédé tendant à résorber sans intervention les agrafes et pansements utilisés pour les opérations chirurgicales et qui serait de nature à rendre inoffensif l'oubli par l'opérateur de corps étrangers dans celui de l'opéré. Cette information replace sur le terrain de l'actualité la question de la responsabilité civile en matière médicale et chirurgicale.

Cette responsabilité, suivant les règles du droit commun, découle de la faute commise par le praticien dans l'exercice de sa profession. D'après la doctrine et la jurisprudence, il n'est pas nécessaire que cette faute soit « lourde » ; il suffit qu'elle soit « certaine » ou « caractérisée », consistant en erreur grave, négligence ou imprudence. D'après ce critérium, tout diagnostic erroné ne constitue pas nécessairement une faute, si, par ailleurs, toutes les précautions ont été prises pour éliminer les chances d'erreur ou d'accident.

Un cas typique a été résolu, voici peu de temps, par un arrêt de la Cour d'appel d'Angers (4 mars 1947). Le fait était le suivant : à la suite d'une chute sur un trottoir, d'apparence bénigne, mais qui, en réalité, avait déterminé une fracture fémorale, un sieur B... se confiait à un médecin et à un chirurgien, qui procédaient à l'amputation du membre sans avoir pris l'avis de l'intéressé. Se basant sur ce fait ainsi que sur l'erreur du diagnostic initial, celui-ci les assigna en paiement d'une somme de 1 million de francs, à titre de dommages-intérêts. Contrairement à l'opinion des premiers juges, la Cour, après avoir rejeté le dernier moyen et décidé, sur le vu de l'expertise, que, s'il y avait eu effectivement erreur de diagnostic, cette erreur ne constituait pas une faute de nature à engager la responsabilité des praticiens, retint, par contre, celle du chirurgien, en lui faisant grief de n'avoir pas requis l'assentiment d'un client parfaitement lucide, et, faisant droit en partie à la demande de celui-ci, lui alloua 300.000 francs de dommages-intérêts.

Plus récemment, une question analogue s'est vue posée devant le tribunal civil de la Seine par un ex-prisonnier de guerre, à qui, pour le « remonter », une transfusion de sang avait été faite dans une clinique suburbaine. Par la suite, une maladie spécifique s'étant déclarée, il fut établi que celle-ci avait été déterminée par le vice du sang du « donneur », lequel avait été, à son insu, contaminé par son épouse — ceci par un processus que l'on devine. Tenant le médecin qui avait procédé à la transfusion pour responsable, le « donné », intervenant comme partie civile dans une poursuite correctionnelle pour blessure involontaire, lui demanda réparation du préjudice subi. Je ne sais quelle a été la décision du tribunal, mais il semble que celle-ci ait dû s'inspirer du fait que rien n'autorisant à suspecter *a priori* la qualité du sang du donneur — lequel, suivant la règle, ignorait sa double infortune — la responsabilité de l'opérateur était à couvert.

Ces deux exemples, choisis parmi beaucoup d'autres, montrent combien délicate est la question envisagée. Le juge appelé à la résoudre doit concilier dans toute la mesure du possible les deux éléments, humain et juridique, dont le dosage lui est confié : la protection contre la témérité ou l'impéritie due à celui qui, nécessairement, s'en remet au savoir, à la conscience, à l'habileté de nos modernes esculapes ; l'obligation, d'autre part, de ne pas entraver chez ceux-ci, par une sévérité excessive, l'action et l'initiative, sans lesquelles deviendrait impossible l'exercice normal d'une profession suffisamment épineuse par sa nature même. Ce n'est pas en rabaisser la grandeur que de rappeler à ceux qui la pratiquent la parole, si haute dans sa modestie, de leur illustre prédécesseur Ambroise Paré : « Je le pansai, Dieu le guérit. »

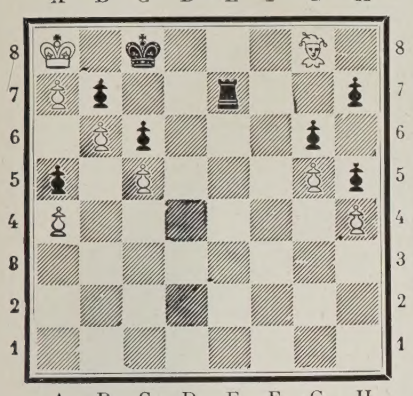
P.-L. R.

ERRATUM

Deux erreurs matérielles, dont nous nous excusons, nous ont fait déformer, dans notre numéro du 3 avril, le nom de deux fabricants de tissus pourtant bien connus du public par leurs productions si souvent remarquées : M. Labbey, qui a créé *Ma Jeunesse*, et M. Bucol, créateur du *Voilnyl* et du *Cracknyl*, tissus à base de nylon.

LES ÉCHECS (N° 46)

Solution de l'étude n° 46,
par J. Pallas.
Ceskoslovensky Sach 1933.



Les blancs jouent et gagnent.

1. Fg8-ç4 !, Té7-é1 (1). — 2. Fç4-a6 !, Té1-é7 (2). — 3. Fa6-f1 ! (3), Té7-é3. — 4. Ff1-g2 ! (4), Té3-b3 ! (5). — 5. Fg2-é4, Tb3-b2 (6). — 6. Fé4-d3, Tb2-b4 (7). — 7. Fd3-f1 ! (8), Tb4-b3 (9). — 8. Ff1-ç4 !, Tb3-é3. — 9. Fç4-f1 !, Té3-f3 (10). — 10. Ff1-a6 !, Tf3-f7. — 11. Fa6-ç4 !, Tf7-é7. — 12. Fç4-g8 !! et voici rétablie la position du diagramme, mais avec trait aux noirs ! Le mieux pour les noirs est de lâcher le pion h7, mais cela signifie la défaite. Exemple : 12. ..., Té7-é4. — 13. Fg8×h7, Té4-é6 (13. ..., Té4×h4. — 14. Fh7×g6 et la menace Fg6-f5† force Th4-f4 et il suit 15. Fg6×h5, Tf4×a4. — 16. g5-g6 gagne, la tour devant surveiller g4 pour empêcher Fh5-g4† et le pion blanc libre avançant à dame). — 14. Fh7-g8, Té6-é7 (pour empêcher Fg8-f7 gagnant le pion g6 puis le pion h5). — 15. Fg8-ç4, Té7-é3, é4 ou é1. — 16. Fç4-f7 ! gagnant le pion g6 et la partie.

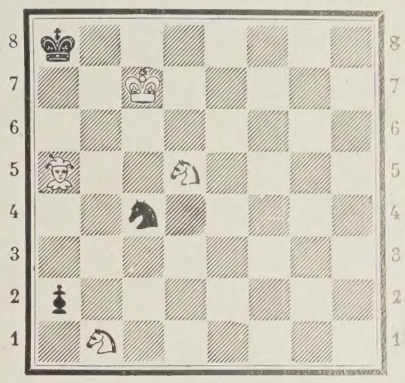
Commentaires : (1) Empêchant Ff1 et simultanément Fé6†. — (2) Si 2. ..., b7×a6 ?. — 3. b6-b7† et b7-b8 : D gagne. — (3) Menace 4. Ff1-h3† suivi de Ra8-b8 (ou ×b7) et a7-a8 : D gagne. — (4) Menace 5. Fg2×ç6, Té7 !. — 6. Fç6-g2, Té7-é3. — 7. ç5-ç6, b7×ç6. — 8. b6-b7† gagne. — (5) Pour répondre à 5. Fg2×ç6? par b7×ç6. — 6. b6-b7†, Tb3×b7 pat. La tour, sur b3, empêche aussi Fh3†. — (6) La menace F×ç6 force la tour à rester sur la colonne b. Si 5. ..., Tb3-b4. — 6. Fé4-d3, Tb4-f4 (6. ..., Tb4-b3. — 7. Fd3-ç4 texte. Ou si 6. ..., Tb4-b2. — 7. Fd3-ç4 et la tour ne pouvant venir à é2, il suit 8. Fç4-é6†. Ou si 6. ..., Tb4-d4. — 7. Fd3-a6 !, Td4-d7. — 8. Fa6-ç4, Td7-é7. — 9. Fç4-g8 ! texte). — 7. Fd3-a6 !, Tf4-f7. — 8. Fa6-ç4, Tf7-é7. — 9. Fç4-g8 ! texte. — (7) Le seul coup retardant Fç4. — (8) Menaçant Fh3†. — (9) Si 7. ..., Tb4×h4. — 8. Ff1-a6 ! gagne, la tour ne pouvant plus défendre b7. — (10) Si 9. ..., Té3-b3. — 10. Ff1-g2 ! et la tour doit jouer et succombe au zugzwang, car elle ne peut simultanément empêcher l'échec mortel Fh3† et rester sur la colonne b pour parer la menace F×ç6 non moins décisive. Si 9. ..., Té3-ç3. — 10. Ff1-a6 gagne.

Tournoi de Moscou (décembre 1947).

Blancs : Boleslavsky. Noirs : docteur Trifunovic.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-b5, a7-a6. — 4. Fb5-a4, Cg8-f6. — 5. d2-d3, d7-d6. — 6. ç2-ç3, g7-g6. — 7. 00, Ff8-g7. — 8. Tf1-é1, 00. — 9. Cb1-d2, Cf6-d7. — 10. Cd2-f1, Cd7-b6. — 11. Fa4-ç2, d6-d5. — 12. Dd1-é2, d5-d4. — 13. ç3×d4, Cç6×d4. — 14. Cf3×d4, Dd8×d4. — 15. Fç2-b3, Dd4-d6. — 16. Fç1-é3, Fç8-é6. — 17. Ta1-ç1 (menace 18. Fé3-ç5 gagnant la qualité) 17. ..., Tf8-ç8. — 18. Cf1-d2, Fé6×b3. — 19. Cd2×b3, Cb6-d7. — 20. Tç1-ç3, ç7-ç5. — 21. a2-a4, a6-a5. — 22. Cb3-d2, b7-b6. — 23. Tç3-b3, f7-f5. — 24. Cd2-ç4, Dd6-é6. — 25. é4×f5, g6×f5. — 26. Fé3-d2, Tç8-ç6. — 27. Fd2-ç3, Dé6-d5. — 28. Dé2-f3, é5-é4. — 29. d3×é4 !, Dd5×ç4. — 30. é4×f5, Ta8-ç8 (30. ..., D×T. — 31. D×T). — 31. Df3-g3 (menace Dg3×g7 mat) 31. ..., Dç4-f7. — 32. Dg3×g7†, D×D. — 33. Fç3×g7, Rg8-f7 (si 33. ..., R×F. — 34. Té1-é7† et 35. T×C). — 34. Tb3-g3, Tç6-d6. — 35. Fg7-ç3 (menace 36. Tg3-g7† et ×h7) 35. ..., Cd7-f6. — 36. Tg3-é3, Ta8-é8. — 37. Té3×é8, Cf6×é8. — 38. g2-g4, h7-h5. — 39. f2-f3, Td6-d3. — 40. Rg1-g2, Cé8-ç7. — 41. g4-g5. Les noirs abandonnent. Les pions blancs libres avancent g5-g6† et f5-f6.

Etude n° 47,
par H. Mattison.
Rigaer Tageblatt 1915.



Les blancs jouent et font nulle.

La promotion du pion noir en dame est inévitable, sur a1 ou b1. Mais les blancs se sauveront par une combinaison qui fera l'admiration des chercheurs.

ANDRÉ CHÉRON.

PERMO

Traitement Général des EAUX

ETS PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

PIDAULT, Armurier BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris 8e - Tél. : Anj. 36-20

Les bons foies gras "CHAMPION"
DES PRODUITS DE QUALITÉ
DES PRIX ABORDABLES...
Truffes, Pâtés, Mousses, Confits d'oie.
VOUS OFFRENT EN RÉCLAME
18 BOITES SPÉCIALITÉS ASSORTIES PLUS DE 3 Kgs F.co 3.000
18 BOITES SÉLECTIONNÉES SURCHOIX F.co 5.000
CHAMPION CONSERVES
PÉRIGUEUX . DORDOGNE
C.P. LIMOGES 295-70
TARIF G FRANCO SUR DEMANDE

Reconstruction et Equipement

Pour la première fois depuis la Libération, le budget de l'Etat est en équilibre. Mais il reste à financer la reconstruction, la réparation des dommages de guerre et l'amélioration de l'équipement rural et industriel.

Aussi le produit de l'emprunt, actuellement en cours d'émission, sera-t-il, aux termes de la loi du 7 Janvier 1948, affecté à concurrence des deux tiers à la couverture des dépenses faites par l'Etat pour la reconstruction et pour la réparation des dommages de guerre, pour le surplus au financement des travaux d'équipement tant rural qu'industriel.

En souscrivant à cet Emprunt, vous hâterez donc le relèvement économique du pays, condition de la prospérité de tous. Vous pourrez, en outre, si vous êtes assujetti au prélèvement exceptionnel de lutte contre l'inflation,

vous exonérer en totalité de ce prélèvement.

17

LA VOITURE DU SPORTIF...
DE L'HOMME ÉLÉGANT...
s'achète : GALLIENI-AUTO Agence Renault

AMÉRICAINES
CADILLAC
PACKARD
BUICK
OLS-MOBIL

VIVA-SPORTS
CABRIOLETS 2 et 4 places
COUPÉ
CONDUITE INTÉRIEURE
VOITURE de maître, 6 places

7, avenue Gallieni, à ROSNY-SOUS-BOIS - Tél. 99

...l'hiver reviendra avec ses difficultés de chauffage !

Préparez dès maintenant votre défense en faisant installer des joints métalliques Superhermit sur vos fenêtres et portes. Supprimant les déperditions de chaleur vous éliminerez les courants d'air, les infiltrations de vent et de pluie et vous gagnerez de 4° à 6°. L'économie de chauffage réalisée sera de l'ordre de 40 %.

Livrés en bronze phosphoreux comme avant guerre, ils sont garantis 15 ans.

Passez votre commande de suite - le travail sur bois sec est préférable.

Agents et pose dans toute la France. N'hésitez pas à demander notre documentation N° 101, sans aucun engagement.

SUPERHERMIT
Brevet mondial
79-81, Fbg Poissonnière, Paris - IXe
Provence 80-89

HOTELS et VILLÉGIATURES

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladie de la femme. Maladie de l'enfant.
Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE.

COGNAC CROIZET
FONDÉE EN 1805

une année vient de s'achever il vous faut une nouvelle

RELIURE MOBILE "ACLÉ"

(Bte France et Étranger)

POUR

CONSERVER VOTRE COLLECTION

DE

France ILLUSTRATION

2 modèles :

No 6 : pour 1 trimestre. . . . . **333** fr.

No 8 : pour 1 semestre. . . . . **339** fr.

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures

la paire . . . . . **24** fr.

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

pour **1** reliure . . . . . **85** fr.

pour **2** reliures. . . . . **105** fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1948.
Imprimeur no 53.